

PARIS

DIFFICILE EMBAUCHE

A Paris, enchaîner sa liberté en atelier n'est pas donné à tous ! Lecteur assidu des petites annonces que j'épluche, coche pour établir mon itinéraire, je passe des heures en métro, bus ou train. Je prospecte d'affreux coins de banlieue aux laides bicoques, rues déformées, trafic intense, entrepôts bruyants, hautes cheminées, lourdes fumées et des usines, beaucoup d'usines aux interminables murs hauts comme des enceintes de prison percés de grilles en fer surveillées par des gardiens imposants en uniforme, casquette et ceinturon. Sous un ciel d'hiver, pour un sans travail, estomac vide, jambes molles et tête vague, cette gangue lépreuse de la Ville Lumière est encore plus déprimante !

Chez C... entre des alignements de sombres hangars beaucoup de Noirs, d'étrangers piétinent dehors sous un auvent, attendant des heures que la porte s'entrouvre sur un bureau d'un moche : verres dépolis, bancs de bois, vieille peinture, odeurs de tabac. On remplit le classique questionnaire : études et diplômes, tous les employeurs depuis l'école, postes occupés, motifs du départ, domiciles des dix dernières années, genre de l'actuel logement, grades à l'armée (certains exigent un extrait du casier judiciaire). Les certificats jaunis, écornés sont épluchés, pointés, même si vous en étalez des douzaines. Vos vêtements, mains, allure, langage sont inspectés avant de vous congédier du traditionnel : «On vous écrira, attendez dix jours !

Le temps que les enquêteurs aillent chez tous vos ex-patrons s'informer sur vos qualités professionnelles et morales, causes du départ, activités syndicales... Pour connaître vos fréquentations, savoir si vous êtes abonné à des journaux dangereux, si vous buvez, faites de la politique, etc. ils interrogent votre concierge, les commerçants du quartier et ceux de vos anciens domiciles. Pour dépister les faux certificats, ils se renseignent même à la Sécurité Sociale. Pour la province, le questionnaire¹ envoyé à titre strictement confidentiel se termine par «Nous vous assurons de notre entière discrétion et sommes à votre disposition pour vous rendre le même service.

Cette véritable enquête policière rend très difficile l'embauche des militants. Simca, Citroën m'ont ainsi écarté. Et ce n'est pas tout. Après une de ces nombreuses demandes, j'ai été convoqué pour une «petite visite». En slip devant des types en blouse blanche, j'ai eu l'impression d'être un cheval à vendre ! «Bras tendus, tenez-vous droit, sur un pied, sur l'autre, trottez, respirez» Après l'extérieur de face, de dos, de profil, ils m'ont scruté les dents, les yeux, les oreilles puis l'intérieur la gorge, le cœur, les poumons, les nerfs et les organes procréateurs. Ils m'ont encore radiographié, noté mes tension, force de pression des mains, résistance aux poids à bout de bras. Voulant tout savoir, ils se sont penchés sur mon passé, l'énumération de mes maladies depuis la naissance et celles de mes parents, les activités de ceux-ci, etc.

Pendant tout un après-midi, par des tests, ils ont cherché à saisir mon habileté manuelle et ce que j'avais dans le crâne. «Posez le plus vite possible ces fiches dans des trous, ces écrous sur des boulons, ces rondelles sur des lotos, rangez ces pions sur un damier d'une main, de l'autre, reconstituez ces puzzles, repérez ces dessins parmi d'au-

¹ Pour les sceptiques, j'en possède plusieurs.

tres défilant sur un écran, répondez à ces problèmes de mécanique, cherchez des signes manquants par association d'idées, trouvez les erreurs de reproduction dans ces textes.» Et bien d'autres choses encore !

Avec le questionnaire, l'enquête et ces tests, ils ont une idée précise de l'embauché, mais ne violent-ils pas sa personnalité ? Ces méthodes ne concurrencent-elles pas le fameux livret ouvrier du second Empire ? Dans les usines produisant pour, la défense nationale, les autorités militaires s'en mêlent. Pas question pour un «rouge» de travailler sur les aérodromes, arsenaux ou centres atomiques !

Vantant partout sans succès mes mains, ma tête et le reste, j'erre dans ces actives banlieues affichant la couleur de leurs municipalités dans les noms de leurs rues :

G.-Péri -Cl. Fabien -Joliot-Curie -P.-Sémard- A-Croizat -Grenier et d'autres aux noms bien de chez nous Yuri-Gagarine -Staline -Lénine. Certaines rappellent le passé : rues de la Révolution -Mirabeau -Hoche Robespierre -Marat Ailleurs s'affirme leur nationalisme : avenue Général-de-Gaulle -Leclerc -Delattre -Foch -Joffre. Vincennes préfère : avenue de la Marseillaise -de la République -de France.

LE GROUPE

Enfin, je perce les mailles du filet et suis convoqué chez P... pour un essai comme bobinier-électricien. J'en dors mal, inquiet de ne pas être à la hauteur. Dernier contrôle des bureaux pour vérifier tous mes certificats, domiciles et diplômes, décliner toutes mes immatriculations de la Sécurité Sociale au livret militaire, recevoir numéro de pointage et vestiaire. Enregistré dans tous les livres, j'entre enfin dans le sanctuaire l'atelier !

Machines et établis du montage d'un côté, larges tables de mon secteur de l'autre, le tout baigne dans de fortes odeurs d'huile, de vernis, de trychlore. Un petit chef à figure cadavérique me dit «Voici matériel et schémas. Débrouillez-vous pour me bobiner ce stator d'excitatrice». Mes isolants placés, je glisse doucement mes fils de 5/10e dans les encoches. Travail très délicat par la fragilité des micas et le manque de place : le maximum de spires tenant dans le minimum de volume. Puis je connecte et brase les 36 sorties d'après le plan. Stator terminé après deux jours de travail, je l'essaie entre phases, puis monte 1 000 volts, lance les 1 500, cour très serré. Ouf, il tient ! Mon embauche était liée à ce moteur !

Chaque usine demande un nouvel apprentissage de ses méthodes et fabrications. Sans les indispensables conseils des gars, leurs indications pour trouver chaque chose, ce que les chefs ne donnent pas, l'adaptation serait beaucoup plus difficile !

Après huit jours d'observation où certains buvaient leur rouge sans m'en offrir, je m'intègre facilement dans l'équipe. Marcel a son intelligence dans ses mains. Il désosse et répare aussi bien une voiture qu'une télé, une radio qu'un transfo. Il répond à toutes les questions pratiques des gars et des chefs. Passionné de mécanique et d'électricité, c'est notre encyclopédie !

Gaston ne parle qu'argot avec l'accent traînant du banlieusard. Très bon compagnon, mais au systématique esprit de contradiction, il doit grogner pour être heureux !

Depuis dix ans, Mme Renard nourrit le ménage. Son mari malade qui ne travaille plus, fait les courses, la cuisine. Malgré ça et ses vingt-cinq ans de boîte, c'est notre mère. Elle sourit, plaisante, remonte le moral à tous. Elle redonnerait goût à la vie à une

douzaine de candidats au suicide. Très adroite dans son travail, elle n'arrête pas de bobiner en écoutant ses visiteurs lui confier leurs soucis.

Nono, a cinquante-quatre ans ; elle souffre de son manque d'instruction : «Aînée de huit enfants, personne ne se souciait si je savais mes leçons. Une jeune institutrice en sait 100 fois plus que moi. Sans même le C. E. P. je suis un zéro, ne connais rien. Quand on est bête et qu'on le sait, on n'ose pas s'expliquer dans une conversation ni écrire une lettre qui sera pleine de fautes ; on reste dans son coin.

L'O.S. Adolphe, un petit minus, se dandine en parlant son français spécial : Renversé par un benne-dozer, un gosse de l'assurance publique avec des pommelles saillantes et en gabardine a eu trois points de soudure² Quand il ne travaille pas, il s'ennuie et se couche.

Réda, l'Algérien, est bon ouvrier. Mais avec son opinion catégorique sur tout, s'il saisit un mot d'une conversation, il la monopolise, les gars soulés s'esquivent. Il pérore jusqu'à ce qu'il se retrouve seul.

Eugène, le simplet balayeur, est souvent agacé par les ouvriers qui lui font croire qu'un papier à terre est un important graphique. Il le défroisse et le porte au chef. Ils le font mettre en colère pour s'amuser de ses réactions. Ils l'envoient au magasin chercher des objets inexistantes, lui font raconter ses derniers démêlés avec sa mégère.

Sauf les anciens restant fidèles aux bleus traditionnels, même pour les travaux saillants la majorité s'active en blouse. Les câbleurs en ont de très élégantes.

Victor, lui, travaille toujours en chemise blanche et cravate. Pour cet obsédé du standing seul compte la course à l'argent. Avec son travail noir et le salaire de sa femme il cumule trois payes mais il s'enlise dans son confort, son idéal est de fuir sa classe et de singer les bourgeois.

UNE JOURNÉE COMME LES AUTRES !

En m'éveillant à 5 h 45, je me réjouis ou m'attriste suivant le jour de la semaine. A 6 h 15 je file dans un Paris désert qui vit sous terre. De rares ouvrières semblent égarées dans ces métros d'hommes, mieux habillés qu'en province : souliers bas, cravates, couleurs claires et imper tergal.

Installé en queue de rame, je descends juste devant mon escalier et le grimpe avec les premiers de la colonne s'étirant vers l'usine. En avance, je flâne le long des maisons endormies dans les rues sombres. Je reste quelques minutes avec les «vigies» qui avalent leurs ultimes bouffées d'air et de tabac et entrent à la dernière seconde.

Dans le métro des retardataires, on fonce dans la foule, et les couloirs, gravit les escaliers au pas de charge. Tout le long des trottoirs, les femmes martèlent des talons, trottent à pas si menus dans leurs jupes étroites qu'elles se dépêchent beaucoup pour avancer à peine ! Les hommes les dépassent en marchant vite. En petites foulées, les jeunes et sportifs cavalent loin en tête. «Non mais ! s'esclaffe Gaston qui préfère perdre un quart d'heure, que courir pour 1,25 F. On prendra bien le temps de mourir.» Le plus

² Il voulait dire : bulldozer, assistance publique, pommettes saillantes, points de suture .

triste c'est d'arriver hors d'haleine et de trouver le portail clos. Il ne reste qu'à se consoler dix minutes au café d'en face.

Vêtements changés rapidement, on retrouve l'atelier aux odeurs connues. Tournée de poignées de mains, de «Salut, ça va ?» Après un rapide regard aux manchettes du Parisien-Libéré ponctué de «Ah, les salauds. Il y en a, je vous jure !» on attaque dès la sirène. On se réveille doucement en s'activant sans paroles pour prendre de l'avance. Les chronos et techniciens arrivent, disent bonjour à tous, l'ingénieur le fait quand il est bien luné !

D'un établi à l'autre, dans l'atelier peu bruyant la causerie démarre lentement par la télé : les résultats des matchs, jeu des joueurs, classements des équipes sont commentés. Peu de discussions profondes sur les émissions, pièces ou films mais de brèves affirmations : c'était chouette, vraiment bien, rasoir, marrant ! Les sports, variétés et jeux plaisent le plus. Ceux qui n'ont pas la télé sont naturellement exclus de ces conversations. Pourtant, Mme Renard est catégorique : «On a l'air d'arriérés, mais je n'en veux pas, on se voit si peu chez nous qu'avec ça on ne se parlerait plus».

Puis, le grand sujet, c'est le tiercé !

-J'avais mis : 7 X 5 X 12, commence Gaston.

- Moi, 3 x 6 X 12, répond Marcel. Je l'ai dans le désordre. A un près, je l'avais dans l'ordre ; 180 billets à la veille des Fêtes, c'était pas vilain.

Trente-cinq sur quarante font leur tiercé, seuls ou par groupes. Des heures durant ils bavardent des mérites des tocards et favoris, évoquent leurs prouesses passées, énoncent les tuyaux increvables, les pronostics des journaux, les combinaisons possibles. Certains jouent logiquement, étudient la presse spécialisée, connaissent tous les chevaux mais ne gagnent pas plus souvent que ceux qui s'entêtent à toujours jouer le même bourrin. D'autres se fichent du canasson et jouent le jockey.

Les femmes ne sont pas moins acharnées. Nono ne sait rien des chevaux mais parie régulièrement sa date de naissance, sortie trois fois... en quatre ans. Celle de sa mère n'est pas parue depuis deux ans.» Elle finira bien par gagner.» Jules, l'O, S., utilise le numéro de sa voiture. Des couples bien payés finissent péniblement le mois, mari et femme jouant gros, semaine et dimanche. Conditionnés par le capitalisme, des communistes combinent aussi leur couplé. Des jeunes ne partent pas en week-end pour aller au P. M. U. «Trois francs, c'est rien, on fait comme les autres !» Certains basent leurs projets sur de futurs gains, rêvent des heures à leur usage. Pour Mme Renard, c'est la neige en montagne, Nono, un voyage au soleil. Attendant beaucoup de la chance, ils s'évadent. Cet opium diminue leur combativité ; pendant ce temps, ils ne se préoccupent pas de leurs salaires et du syndicat.

Même si cela rapporte beaucoup d'argent, on comprend mal comment le Gouvernement, garant du développement culturel du peuple et de l'épanouissement de sa jeunesse, peut encourager pareillement les courses de chevaux et leur réserver une si large place dans la radio et la télé officielles.

Et la politique ? Derrière Marcel, l'équipe est unanime :

«A droite comme à gauche, ils nous ont dégoûtés. Les politiciens sont tous des menteurs et des combinards très forts sur le baratin, avant les élections ils nous font combien de promesses qu'ils ne tiennent jamais ? Comment les croire et garder confiance ? Ils se remplissent les poches et nous trompent toujours. Que ce soit Pierre, Paul, Jacques, c'est kif-kif. Leur métier est de nous embobiner comme moi je bobine. Je lis

tout dans les journaux sauf la politique. Je prends le Parisien Libéré parce qu'il n'en fait pas. Et les interminables discours des premiers ministres, tu les trouves marrants ? Je préfère Popeye, c'est plus détendant.

Le caustique Gérard renchérit :

- Malgré ses affiches électorales pour une république généreuse, un avenir meilleur, une politique jeune et dynamique, de Gaulle n'est pas pour l'ouvrier, mais les socialistes de la IVème l'étaient-ils ? Ont-ils éliminé les taudis de la banlieue, les courrées du Nord ? Et les communistes pratiquent-ils ce qu'ils prêchent ? Un jour ils portent Staline, Béria, Khrouchtchev, Marty aux nues, le lendemain ils les salissent. Comment discuter avec eux, ils attendent la sortie de l'Huma pour savoir quoi dire. Ils ont toujours raison, veulent nous noyauter comme les curés convertissent. Quand André, le cégétiste m'accroche, je l'écoute un peu mais cherche à m'esquiver, son monologue m'ennuie et le contredire est impossible.

Pour Nono :

- J'y comprends rien à leur politique. En 1936, on marchait tous la main dans la main. Aujourd'hui, il n'y a plus d'entente, seul le fric compte, je suis pessimiste, je ne sais plus qui croire.

Ils retrouvent tous les noms des partis mais sans pouvoir les situer de gauche à droite. Ils ne sont ni catholiques, ni violemment anti, mais indifférents. Ça ne les intéresse pas.

Jules lui n'avale que des comiques :

«Même payé, je ne lirai pas du Zola. J'ai assez de mes problèmes et vois suffisamment de misères comme ça !

Quatre sur six sont motorisés, on discute aussi voiture. Là, Nono est catégorique : «Pourquoi paraître plus haut qu'on est ? Restons ouvriers, roulons en 2 CV, la voiture des prolos.

PROVINCIAUX A PARIS

A 11 h 15, joyeuse débandade, les soiffards courent avaler leur Ricard, cette boisson méridionale qui a séduit la banlieue parisienne. Chefs, techniciens, employés, ouvriers, tous mangent à la même cantine au souple système, boisson au choix, douze possibilités de hors-d'œuvre et dessert en self-service, la viande à choisir la veille entre cinq plats.

Quelques conversations sur les supérieurs, les nouvelles de l'usine, les difficultés des transports, du travail et de la vie. Le repas vite avalé, on prend café et digestif dans la chaude cohue du bistro d'en face. Les jeunes se regroupent autour du juke-box et du tilt. D'autres s'aèrent devant l'entrée, écoutent le baratin des camelots. Des frileux feuilletent le journal dans l'atelier.

A midi, lent démarrage, l'atelier est adossé à un mur plein sans ouverture. L'air vient mal des fenêtres à trente mètres, donc pas d'évacuation des lourdes et malodorantes fumées des soudures. L'été, on y cuit dans son jus sans succès, depuis des années, ventilateurs ou vasistas sont demandés.

Les établis sont mal éclairés ; sur les tours à bobiner les kilomètres de petits fils émaillés dansent sous les yeux. Nos regards fatigués peuvent se reposer sur les splen-

dides paysages en couleur dont Mme Renard a égayé les murs, bords de mer regorgeant de soleil, hautes montagnes enneigées qui tranchent dans ce sombre cadre et où jamais elle n'est allée. En dépit des usines, de l'absence de verdure, elle aime sa banlieue natale et s'en éloigne rarement.

Malgré ses quinze jours à l'assurance, un jeune Breton reprend le travail après une semaine et me dit : «Je m'ennuyais seul dans ma chambre de bonne. Quand tu débarques de province, sans connaître personne à Paris, tu avales sur un coin de table ta charcuterie, tes repas tout prêts. Au restaurant tu retrouves d'autres visages fermés de types seuls mangeant les yeux dans leur journal et qui ne les relèvent que pour les fixer sur la télé. Le dimanche, tu te rases encore plus. Dans les rues, les voitures, tu vois les autres en groupe, en famille. Alors tu t'évades au ciné, mais à la sortie tu retrouves ta solitude, ta piaule froide, ton ménage à faire, ton linge à laver.

Combien sont-ils de milliers de provinciaux perdus dans la multitude parisienne ne connaissant que l'usine et leur chambre d'hôtel, avec le bal et les films en guise de cercle social. Ne devrait-il pas y avoir des foyers d'accueil pour qu'ils rencontrent d'autres jeunes et qu'ils s'intègrent à leur groupe ?

C'est interdit de fumer dans l'atelier, mais tacitement toléré aux W.C. Entre deux touches de tige de huit, ça bavarde ; le lent parler des Bretons contraste avec l'accent traînant des très dessalés gars de banlieue :

- Rappelle-toi mon pote, faut se les farcir les essais ! Lundi, j'avais plus rien dans les quilles et le crâne me sonnait tellement que je ne voyais que dalle, je croyais tourner de l'œil. Le toubib m'a refilé un truc dégueulasse. Après deux plombs au pieu, j'étais d'attaque. Il était fortiche le mec !

Certains jours, ça discutaille sur rien. Où sont les chutes du Niagara ? Chacun donne son avis ; la question fait le tour du secteur, déborde dans l'atelier voisin ; on parie le Ricard. D'autres fois, c'est la distance de Paris à Moscou, le nom de la millième partie du micron, qui est passé en avion le premier sous l'Arc de Triomphe, quel est le poids d'un morceau de cuivre. Chacun le soupèse, avec tout l'atelier dans le coup, ça dure des heures.

L'on soutient ses opinions avec force, les affirmations peu nuancées se heurtent, rendent difficile la discussion. «C'est ça ou je mens !» Deux anciens s'entêtent, l'un répète dix fois qu'à Saint-Rosier d'Anjou poussent des roses quand l'autre prétend le contraire. Ils n'ont pas l'habitude de confronter des opinions diverses. Ils veulent avoir raison, refusent de réviser leurs idées et d'en admettre d'autres.

Les bêcheurs ne sont pas appréciés. Les gars naturels et simples se tutoient tous sans manières ni grandes phrases. Leur langage direct établi très vite le contact. Pas de baratins abstraits ; en prise quotidienne avec le réel, aciers, fils mécaniques ils pensent et parlent concrètement à travers des faits et non des idées.

Ou connaît la vie de chacun, ses préoccupations et ses problèmes. Les bonnes nouvelles s'arrosent automatiquement au Ricard. Pour les naissances et mariages, une collecte dans tout l'atelier est remerciée d'un litre de pastis qui circule d'un établi à l'autre. On passe dix heures par jour ensemble plus qu'avec nos épouses qu'on retrouve fatigué.

Calme, bougon, silencieux, chacun a son caractère mais surtout chez les femmes et anciens, on sent une résignation : «dans la vie, il y a des hauts et des bas, faut savoir encaisser, prendre les choses comme elles viennent.»

COMPAGNONS ET PROMOTIONS

L'ambiance est plus détendue que chez Berliet. Ce travail de professionnel m'absorbe à tel point que souvent je ne vois pas le temps passer ; sans souci de l'heure, je m'active jusqu'au cornar. Dans le temps alloué, chacun s'organise, choisit ses méthodes, utilise ses mains comme il veut. Nous réparons nos pépins, résolvons tous nos problèmes. Nous avons l'initiative, la responsabilité, le contrôle du bobinage qui doit seulement répondre à des normes d'isolement, d'encombrement, de présentation.

La productivité s'est intensifiée, mais les gars aiment leur travail d'électricien minutieux, délicat, plein d'imprévus, demandant patience, goût. Passés aux divers stades de la production, nous comprenons ce qui se fabrique dans l'atelier. Pour les nouveaux statos, les techniciens tiennent compte de nos connaissances pratiques. On est conscient de l'importance de notre travail.

Récemment, on a surtout écrit sur les O.S., négligeant les bons compagnons fiers, sereins, très adroits de leurs mains et qui possèdent métier, confiance en eux. Après avoir suivi trois ans de cours, s'être perfectionnés, ils se réembauchent plus facilement, ils sont moins écrasés, plus évolués, que la plupart des O.S. et des manœuvres. La tendance est aussi chez les professionnels à la spécialisation, aux cadences accélérées, mais il reste des branches où le boulot est encore source de satisfactions.

J'ai retrouvé en usine le fardeau pesant sur l'ouvrier : fatigue, hiérarchie, routine, société... Certains disent que l'ouvrier ne veut pas s'élever, mais qui l'encourage ? Par où commencer ? Il est très difficile à Paris d'avoir des renseignements précis et complets. Il faut x lettres, coups de téléphone et inutiles démarches pour n'obtenir qu'un aspect fragmentaire des débouchés ouverts par un examen.

Entré bobinier, c'est pour bobiner jusqu'à la retraite. En repartant à zéro, quel emploi trouvera-t-on dans une autre spécialité ? Le père de famille peut-il se permettre des initiatives sans rentrées d'argent ? Il s'embauche dans une boîte pensant y rester quelque temps. Avec le manque de choix, la routine, il s'installe dans son trou. En le quittant il perdrait copains et ancienneté, travaillerait plus dur, serait moins payé et le premier licencié. Les années réduisent son esprit d'entreprise, sa vitalité. En partie par sa faute, en partie par celle de la vie, il se résigne au carcan et se retrouve à 65 ans médaillé et toujours ouvrier. Ainsi, en majorité, ils ne cherchent plus de sortie, persuadés qu'ils ne peuvent faire autre chose et qu'ils ont tiré un mauvais numéro.

Gaston se plaint :

«Pour passer P3 c'est à la tête du client. Tu prends des initiatives qui ne vont pas, les chefs t'enguirlandent. Si elle marchent, ils les saisissent à leur compte. Ils changent si souvent d'avis qu'on tourne en bourrique. Ils sont payés pour décider, qu'il le fassent ; moi, je m'écrase.

Pour en sortir, plusieurs O.S. de seize ans, dans un autre atelier, suivent des cours du soir. L'un de Bobigny a 3 h 30 de transport par jour. Levé à 5 heures, rentré à 21 h 45, il se couche à 23 heures après une heure sur ses leçons. Avec six heures de pratique le samedi, il totalise entre travail, cours et trajets des semaines de quatre-vingt-six heures.

Déjà sur les genoux en première, comment tiendra-t-il encore deux ans jusqu'au C. A. F. ? Sans formation de base, avec la fatigue, le milieu, s'il abandonne, il sera O.S. toute sa vie. Bénéficie-t-il des mêmes chances au départ qu'un lycéen ?

Josette, une jeune employée de l'usine : «Mariée de huit mois et enceinte, j'ai préparé le B.P. en suivant des cours le soir dans des classes non chauffées l'hiver. Et s'ils avaient été intéressants, mais nous étions furieuses de venir de banlieue perdre notre temps à écouter des professeurs fatigués enseigner en heures supplémentaires, par-dessus la jambe. Partie à 6 h 30, après mes trajets en métro et train, je rentrais crevée à 22 heures avec les devoirs et leçons, le travail à la maison, ma lune de miel était saumâtre ! Par miracle, j'ai été reçue.

Pour préparer le B.E.C. une dactylo chez un architecte demande à partir deux soirs par semaine une demi-heure plus tôt, récupérable le midi. Son patron refuse : «Mademoiselle, ce sera vos cours ou la porte.» Choissant d'étudier, elle a été chassée le lendemain.

Une secrétaire, après des années de travail acharné, obtient en cours du soir le B.E.C., le B.P., le B.S.E.C.³ et continue pour le B.T.S.⁴ . Non seulement son patron ne l'encourage pas, mais il refuse de l'augmenter d'un centime !

Puis, si le jeune ouvrier échoue, c'est toujours sa faute et non celle de l'enseignant qui bâclait son cours. Dans un Centre dit «de promotion sociale», le professeur conseille à un nouveau collègue

«Mon pauvre, vous avez beaucoup trop d'élèves. Le truc, c'est de commencer par des leçons très difficiles. La moitié va disparaître, vous serez tranquille avec le reste ! N'est-ce pas scandaleux que des petits gars qui font l'héroïque effort de revenir à l'école en soient chassés par ceux-là même qui sont payés pour les éduquer ?

D'autres se donnent à fond

«J'essaie d'éclairer mes gars aux paupières rougies que deux heures de math ne réveillent pas. Je veux les aider de toutes mes forces pour qu'ils continuent d'apprendre, que la flamme de vie qui vacille dans leurs yeux ne s'éteigne pas définitivement.

Dans une banlieue ouvrière de 90 000 habitants, cinq persistent pour le B.P. ; sept en troisième pour le C.A.P., vingt en deuxième ; trente en première.

Ces quelques cas cités sont à multiplier par combien de mille ! De plus, les techniques se compliquent constamment et les diplômes plus difficiles, exigés pour : monter, freinent la promotion. Certaines usines ont bien un budget mais pour préparer au commandement les pistonnés choisis par la direction et encourager leur maîtrise au recyclage.

Des débrouillards qui ne peuvent suivre les cours cherchent ailleurs la sortie : dans les heures supplémentaires, le tiercé qui apporte à quelques-uns leur premier compte en banque, chez les flics peinards et bien payés, chauffeurs de taxi pour être libres, artisans pour ne plus engraisser de patrons !

Malgré tous les discours officiels sur la promotion sociale, on peut affirmer qu'il est excessivement difficile d'étudier après la trop longue journée. Il faudrait qu'on paie et déduise du temps de travail les cours du soir. Que l'on souhaiterait voir se développer

³ Brevet supérieur d'études commerciales.

⁴ Brevet de technicien supérieur de secrétariat.

en France les extraordinaires possibilités offertes par les Universités Populaires Scandinaves où des milliers d'adultes suivent à plein temps pendant neuf mois une formation adaptée à leur instruction sur les sujets de leur choix avec trois niveaux s'étalant sur trois ans. Des bourses couvrent le séjour et partiellement la perte de salaire

LE BÂTON D'INGÉNIEUR

De bonnes âmes vous disent : pourquoi rester ouvrier ? Il suffit de vouloir pour devenir ingénieur. Un copain, une intelligente force de la nature, monté chef d'atelier, m'explique la promotion supérieure du travail (P.S.T.) : - Très longtemps, j'ai suivi les cours du soir des Arts et Métiers . Il y a dix ans, un prolo démarrait aux Arts et s'y accrochait avec beaucoup de travail et de persévérance. Maintenant, le niveau s'est élevé, les ouvriers et encore plus les O.S. ont disparu. 10 % l'ont bien été au départ mais ne le sont plus. En fait, pour rentrer à la P.S.T. le niveau math-élem ou être sorti d'E.N.P. est indispensable. La grande majorité a terminé le secondaire, est agent technique, dessinateur assumant des responsabilités mais (pas de travail manuel). Avec la fatigue, il serait quasi impossible de suivre en restant ouvrier.

«Nous terminons le cycle préparatoire en un ou deux ans, puis le niveau technicien supérieur en trois ans, enfin le diplôme d'ingénieur en cinq ans. Il faut donc en moyenne avec une très bonne formation au départ, et au plus juste, en ne ratant pas un examen huit ans avec un B.E.I. dix ans avec un C.A.P. et treize ans pour un O.S. C'est impossible pour lui, à moins de dons absolument exceptionnels

«Il devient aussi matériellement plus difficile de suivre les cours avec nos longs horaires, les transports qui s'allongent. les repas de sandwiches, les trois quarts d'heure de queue dehors par tous les temps pour un siège. Aux cours très chargés, l'on est mille dans un amphi de cinq cents, assis sur les marches, autour (du bureau, debout même. Parti à 6 heures et rentré à 22 heures avec les 4 h 30 de travaux pratiques du samedi, les leçons à assimiler, les devoirs à préparer, on bâche tous les jours jusqu'à minuit. On sacrifie tous nos dimanches, tous nos loisirs et congés ; finis les spectacles et le théâtre pendant des années...

«Quelle santé de fer, quelle volonté il faut pour tenir ! Passer toute sa jeunesse à travailler, quelles privations pour tout l'entourage ! Entré à vingt-deux ans, on sort en moyenne à trente-deux, père d'un enfant. Quelle vie familiale, quelle existence pour nos femmes qui nous voient rarement ! Quand on est là, on fait ses devoirs. On se polarise sur notre formation technique, mais quelle culture générale avons-nous à côté ? Ces cours n'apportent pas la littérature, la peinture, l'histoire...

«Et pourtant, le nombre d'élèves augmente. 17 000 en 1965, mais c'est peu par rapport à la population active et à ce qui existe à l'étranger. Puis, après quelques cours, ça se décante, surtout pendant les grands froids, et au printemps. 3 000 s'inscrivent en math, 2 200 terminent l'année, 600 reçoivent le diplôme. A Nantes, il en tombe 25 sur 50 en 1ere, 16 tiennent en 2e Annuellement, 5 ou 6 passent ingénieurs. Tous les Conservatoires ont délivré par cours du soir

203	diplômes d'ingénieurs en	1964
118		1962
102		1961
60		1959
71		1957

«Ainsi, avec 203 ingénieurs promus sur 2 millions de travailleurs en âge de suivre les cours, le jeune ouvrier a relativement très peu de chance de gagner son bâton d'ingénieur !

«Si nous obtenons le diplôme annuel, certaines de nos entreprises nous aident financièrement, l'État en fin d'études compense notre perte de salaire. Il faudrait surtout travailler professionnellement à mi-temps, que les cours nous soient payés et que la caste des ingénieurs des Grandes Écoles ne nous freine pas. On met toujours en avant quelques types extraordinairement brillants qui perceraient quelles que soient la société, l'époque, mais à quel prix ! Un dessinateur passe son bac seul et continue pour être ingénieur. Ses collègues se moquent, son usine ne l'aide pas, il mène une vie de dingue, ne fréquente personne, ne se marie pas. Il a tellement travaillé pendant dix ans sans loisirs qu'il a fait vingt-quatre mois de sana. Un O.S. réussit 2B.P., puis est admis P.T.A.⁵ seulement sa femme l'a laissé entre temps !

«Celui qui est arrivé te dira toujours : Pourquoi les autres ne font-ils pas comme moi, sans comprendre que pour la grande majorité, le mur reste infranchissable. Nous n'avons pas la prétention d'être des héros puisque nous sommes 17 000 qui venons pour monter, gagner plus et poursuivre nos études, nous reconvertir. Nous suivons en dépit de tout, envers et contre tout, sans nous plaindre. Ça devient une habitude, un loisir comme un autre. Nous atteignons rarement le but espéré. Pour arriver au bout, il faut être tenace, increvable, ou très fort.

«En réalité, dans une vie, on décroche avec les cours du soir un ou deux diplômes. L'O.S. courageux ira jusqu'au B P., l'ouvrier démarrant au B.E.I. ⁶ peut atteindre le niveau (de technicien supérieur. C'est en gros une promotion en trois générations, le fils d'ouvrier passe au mieux dessinateur, instituteur ; le petit-fils est professeur, docteur ; l'arrière-petit-fils, cadre supérieur de la nation. Ce que l'on souhaiterait, c'est que chaque citoyen puisse développer toutes ses possibilités et qu'il ait immédiatement dans le pays, la place correspondant à ses compétences.

LES TEMPS

Un de mes statos revient du contrôle «à la masse». Sans succès j'essaie de le réparer. A la maison, il me tourne dans la tête, me tire la nuit de mon sommeil. Dès le cornar, j'essaie toutes les solutions possibles, je ne vois pas les heures filer. Elles s'envolent avec mon boni. Je prend beaucoup de retard. Enfin, je réussis à isoler ce contact au fond d'une encoche.

Je trouve anormal que nos bobinages soient chronométrés sur Marcel, le meilleur ouvrier qui a dix ans de maison et une telle habitude qu'il connaît par cœur tous les types de moteur et ne consulte plus les schémas de connexions où je passe des heures. Ces mêmes temps sont donnés au nouvel embauché qui, s'il coule ses bons⁷, perd 20 % de son salaire. Notre petit outillage à fabriquer, les pépins à réparer sont pris sur nos temps alloués : «Que voulez-vous que j'y fasse, dit le chef ? Allez plus vite et faites-les sur votre avance !» Vu nos temps serrés, c'est très difficile. Est-il donc normal que(les

⁵ P.T.A. Professeur Technique Adjoint.

⁶ Brevet d'Enseignement Industriel.

⁷ .expression à préciser (db)

aléas de la production) retombent sur notre dos ? De plus, les temps sont plus ou moins exacts, certains même irréalisables. Au lieu de les couler systématiquement, les gars foncent sur les plus larges, repassent leur avance sur les trop justes et maintiennent leur boni moyen. A celui qui dit ensuite : «Ce bon est trop court» le contremaître répond : Les autres y arrivent, pourquoi pas vous ?»

Alors, pour gagner cette avance, des femmes n'arrêtent pas de la matinée, vont aux W.C. après le travail. D'autres, par fierté, ne veulent pas se plaindre auprès du chef :

«Passer pour plus bête que les autres ? S'il est mai vissé, il me dira qu'il m'a vue bavarder. Je préfère forcer, mais si je coule mon bon, j'en dors mal !»

Nono me dit d'un ton bien las :

- Je n'ai pas arrêté deux minutes aujourd'hui et j'ai pris deux heures de retard. Mes bobines doivent être très serrées, à tirer sur l'isolant mes doigts enflés sont pleins d'ampoules. Je ne peux plus plier mes mains, j'en ai si mal aux reins que je me couche tous les soirs à 9 heures, Je vois moins bien, m'habitue mal à de nouvelles tâches et suis vite fatiguée. C'est que depuis quarante ans en usine, j'ai travaillé très dur ; autrefois sans assurances, malade à crever on se traînait au boulot et on n'arrêtait pas. J'ai été opérée pendant mes congés. Mais comment tenir encore onze ans quand le chef dit : Plus vite, encore plus vite, toujours plus vite !

Jules, l'O.S. appelé trente minutes par le contremaître pour un coup de main, ne reçoit pas de bon supplémentaire. :

«Il me sort toujours : Dépêchez-vous, c'est pressé ! Il faudrait avoir fini avant de commencer. Je n'ai que deux bras, comment faire trente-six choses à la fois !

Notre chef se fait chronométrer et donne ce temps aux ouvrières. Arbitrairement, il diminue les soi-disant temps larges sans augmenter les très justes. Des moralisateurs critiquent la baisse de conscience professionnelle, niais elle est tuée par les patrons, inconciliable avec les cadences imposées. Celui qui va lentement et fignole son travail gagne moins que celui qui le bâcle !

Bien sûr, les chronos disent vous devez et pouvez travailler vite et bien, mais au-dessus d'une certaine vitesse ce n'est plus possible. Alors partir ? Ce sera pareil ailleurs et un autre prendra votre place. Je souhaiterais comme en Suède que les temps contestés soient déterminés en commun par des chronos patronaux et syndicaux. Ainsi l'ouvrier pourrait se défendre, alors qu'actuellement, il est sans recours contre les cadences imposées.

Nos chefs nous interdisent de circuler dans les autres ateliers et interviennent si nous parlons plus de cinq minutes pour des raisons non professionnelles. On ne peut le faire qu'en leur absence ou avec nos proches voisins, limités par nos temps et le boni qui représente le cinquième du salaire.

En général, les bobiniers règlent leurs bons raisonnablement, préférant gagner moins que de voir diminuer leurs temps. Mais les câbleuses des ateliers voisins ne s'entendent pas aussi bien. Sous prétexte qu'avec l'habitude leurs temps peuvent être baissés suivant une courbe calculée par les technocrates, certaines passent progressivement de cent soixante à vingt-cinq heures ! Malgré la première diminution, pour gagner son boni, la plus habile règle son bon, une très rapide l'imité, les autres en bavent, mais réussissent.

Arrive une deuxième baisse ; finies les cinq minutes de bavardage aux W.C., le rythme lent d'après le déjeuner. La meilleure se décarcasse pour «leur montrer» qu'elle fera son boni quand même ; sa voisine se dit : «tu as soudé 300 fils, j'en ferai 305». Une autre monte à 310 pour dépasser les anciennes, leur prouver qu'elle est quelqu'un ! Bientôt, la majorité réalise encore le boni maxi... jusqu'à la prochaine réduction.

Celles qui ne suivent pas sont tancées au bureau :

«Remuez-vous, organisez-vous mieux ! vous devez pouvoir faire comme les autres !» Il ne s'agit pas de réussir une fois, mais tous les jours. Peuvent-elles toutes courir à longueur d'année, comme des chevaux de course ? Et les plus lentes, les anciennes, les fatiguées tenues de suivre le rythme des plus vives ? Et la santé, l'équilibre de ces femmes, y pense-t-on ?

Des câbleuses finissent la journée en pleurant, des filles de vingt-quatre ans sortent si crevées qu'elles ne tiennent plus sur leurs jambes, d'autres dorment debout dans le métro. Une dévoreuse de boulot qui tombait tous les temps et devait aller vite, c'était plus fort qu'elle, est en cure de sommeil, usée à quarante-cinq ans avec une grave dépression ! Que de vies ouvrières accablantes qui doivent être vécues même si elles sont intolérables ! Comment s'étonner qu'après cinquante ans de cette existence, si peu atteignent l'âge de la retraite ?

LA FUITE

L'heure approche, depuis trois minutes les plus impatients sont en position. Dès la sonnerie, ils se ruent vers la pendule, les femmes trottent derrière. Des quatre étages, impossibles à remonter, des nuées de câbleuses déferlent en raz de marée dans un mitraillage de talons-aiguilles et cris d'Indiens.

Cinq joyeuses minutes d'animation ! Bleus et blouses sont allègrement balancés au fond des garnos⁸ dans une ambiance réjouie de plaisanteries et de bousculades. Les vêtements s'enfilent dans le 0,15 m2 dont chacun dispose, les portes métalliques claquent gaiement. Bonsoirs et saluts, à demain, s'échangent. Et c'est l'envolée de moineaux. Six minutes après la corne, il ne reste qu'un ou deux traînants et quelques amateurs de Ricard au bistro d'en face.

Le long des ateliers et maisons grises, une colonne file vers le métro. L'utiliser aux périodes creuses, c'est autre chose qu'y voyager des années matin et soir aux heures de pointe, avec la journée dans les jambes. On dévale des escaliers, s'engouffre dans les couloirs, regrippe des marches et encore des corridors encombrés avant l'attente aux portillons engorgés. On piétine, gagne trois mètres à chaque métro, enfin c'est la bousculade du quai, l'enfournement dans les voitures bondées, difficiles à refermer. Des gens également énervés vous écrasent, les virages provoquent des vagues dans la masse des corps. A chaque station, il en monte encore, on croise des rames bourrées d'êtres pareillement bringuébalés. On s'extrait à la force des épaules. Nouvelles cavalcades dans la cohue des interminables couloirs de correspondance. Pressé on pas, on doit suivre la foule, porté, poussé dans les passages étroits, irrité par les lents obstruant les escaliers. Après les odeurs d'usine et de banlieue on respire celles de cette taupinière, agrémentées ici et là d'airs d'accordéons ou du parfum des fleurs vendues à la sauvette.

⁸ précisions à apporter (db)

Quant aux bus, ils nous filent sous le nez complets ou s'éternisent dans les embouteillages ! Prendre la 2 CV ? Pour faire du surplace, traverser la Concorde à 18 h 15, pare-choc derrière pare-choc, flanc contre flanc, bloqué par les bâtons blancs et les feux rouges, puis chercher dix minutes où se garer ! Quelle détente après le travail ! Que j'admire la patience des Parisiens subissant toute leur vie cette épreuve des transports !

Levées à 5 heures, des mères de famille d'Antony ou de Bondy rentrent à 19 h 30, après quatorze heures d'absence. «Travailler dur pour un chez-soi confortable et y vivre si peu,» se plaignent-elles Avec quarante-cinq minutes de cantine et deux heures de transports⁹ je suis hors de chez moi pendant 12 h 15¹⁰ . Pour payer leurs traites, bien des gars viennent le samedi, totalisant des absences hebdomadaires de : $12 \text{ h } 15 \times 6 = 73 \text{ h } 30$, Où est la semaine sacrée de 40 heures : 8 heures de travail, huit de sommeil, huit de loisirs. En trente ans avons-nous progressé ? Dans toutes les usines, la semaine anglaise nous astreint aux 9h45 quotidiennes et l'horaire de base reste de 45 à 48 heures.

Après 9h 30 de bobinage minutieux, la fatigue est réelle. Ressortir le soir demande un très gros effort. Je tombe de sommeil à 22 heures ¹¹ , quand la vie nocturne parisienne commence. Ce n'est pas mon travail, mais les journées trop longues, l'absence de temps libre, la difficulté de faire autre chose qui me pèsent.

Il faut diminuer nos horaires, limiter les heures supplémentaires, augmenter les salaires, relever le niveau d'instruction, s'inspirer des pays de l'Est où spectacles et activités commencent à 19 heures pour finir à 22... Car, tant qu'en France l'horaire, le travail, la fatigue seront ce qu'ils sont, la classe ouvrière pourra difficilement se détendre, s'épanouir, vivre.

LES TRAVAILLEURS ET LA CULTURE

Une flamme dans les yeux, une optimiste bibliothécaire de chez Renault me confie :

«Nous devons transformer notre rôle de gratte-papier en une action militante pour gagner la bataille du livre, toucher ceux qui mènent une vie harassante et ne connaissent pas le réconfort de la lecture. Avec un stand, comme des forains, nous étalons dehors nos trésors, distribuons aux sorties d'usine des extraits de catalogues, passons dans les ateliers avec des brassées de livres. Nos bibliobus cherchent des lecteurs dans les cantines et les halls. Nous présentons des expositions, prenons des thèmes, utilisons l'actualité. Nous suivons nos rayons délaissés comme des malades et consultons chaque jour leur température.

«Dans ce lieu accessible, avec des couleurs, des plantes vertes, des sourires, nos sorties de bouquins ont triplé en 12 ans. 48 % de nos lecteurs sont O.S. Les ouvrages d'histoire, de philo, de peinture sont souvent empruntés. Par nos livres de poche, n'importe qui se met dans le crâne des trucs formidables. Notre meilleure récompense est de voir des prolos qui ont une vie de chien à l'usine nous prendre de splendides livres d'art.

Robert, le responsable d'un mouvement d'éducation populaire est beaucoup plus pessimiste :

⁹ 26 % des travailleurs parisiens font plus de deux heures de transport.

¹⁰ 40 % des salariés parisiens passent plus de 12 heures hors de chez eux. -16 % des hommes et 8 % des femmes sont absents plus de 13 heures de leur domicile.

¹¹ 72 % des ouvriers parisiens dorment au moins 8 heures. Vie quotidienne des familles ouvrières. Chombard de Lauwe.

«L'ouvrier est-il affamé de lecture ? Le tirage des quotidiens est en baisse. Combien ne lisent que les nouvelles locales, le sport, les faits divers, et les gros titres de l'actualité mondiale ? Même les militants dévorés par l'action bouquinent peu les revues et journaux politiques. Libération est tombé, l'Humanité est descendue à 150 000 sauf l'Huma-Dimanche diffusée à 450 000.

«De dix à cinquante ans, beaucoup dévorent les affreux petits illustrés pour enfants, les femmes se dopent d'Intimité. Ils disent :

- Avaler un bouquin après le boulot, quel casse-croûte ! Je n'ai ni la tête ni le temps, c'est trop dur, trop long, écrit trop petit.

- Je ne peux me concentrer, je reprends trois fois une phrase pour comprendre, une page me fatigue je m'endors dessus.

«D'autres ânonnent lentement, mot à mot et n'arrivent pas à finir un chapitre. Depuis vingt-cinq ans, ils en ont perdu l'habitude et sont parmi ces 34 % d'ouvriers qui ne lisent jamais de livres¹² . Sauf les éditions «de poche» les bouquins sont chers. Les bibliothèques souvent mal placées ne sont pas conçues pour le prolo qui ne sait comment choisir et se sent étranger. Avec cinq livres par an, y compris les policiers, le Français moyen lit deux cent cinquante volumes dans sa vie ; c'est quoi par rapport à tout ce qui s'est édité ?

Je lui rappelle que je connais pourtant une élite de professionnels très cultivés, véritable aristocratie ouvrière issue des Mouvements de Jeunesse et qui pourrait discuter de beaucoup de sujets avec n'importe quel bourgeois. Habitué des théâtres, des conférences, et gros lecteurs, ils avalent deux livres par semaine. Marcel, l'ajusteur, a englouti des quintaux de brochures sur l'anarchisme. Louis, l'électricien, trotskiste, s'est concentré sur l'histoire, le socialisme. André, le fraiseur, sur les bouquins de voyages. Bernard, le menuisier végétarien, ingurgite tous les canards et feuilles de choux naturistes. Ces fortes personnalités vivent en usine un peu en marge de la masse ; ils participent à ses luttes mais ne les mènent pas. Ils se forment personnellement mais sans partager suffisamment leurs connaissances.

Robert reprend :

«En gros, fatigué, manquant de temps et trop sollicité, l'ouvrier lit peu et possède moins de livres qu'il y a vingt ans.

«Quant à la musique ? Beaucoup de J.M.F. ont sombré, des gosses de neuf ans traînent dans leur cartable les disques de leurs idoles, Johnny et Sylvie. Les jeunes ont des électrophones mais écoutent des yéyés. Face aux classiques des ouvriers me racontent :

- Il n'y en a jamais eu dans ma vie. Je n'y comprends rien, c'est de la trop grande musique, un truc de riches.

- C'est perdre son temps qu'écouter ça. On me paierait, je ne la subirais pas une heure, elle m'ennuie et m'endort.

Je leur explique :

- Essayez de suivre le thème de beaux blues, de voir derrière la trompette le prolo qui souffre beaucoup et tente de le dire avec sa musique

- On ne sent rien. On entend comme des klaxons, du bruit organisé.

«Sauf chez quelques initiés, les grands compositeurs sont inconnus. Mais nous avons les bonnes chansons de Brassens, Ferré, Ferrat, Brel qui plaisent beaucoup.

¹² Les Ouvriers Français et la Culture de R. Kaes.

Pour la peinture, c'est encore plus restreint. A part quelques mordus qui en font pendant leurs congés, la masse peut très bien passer toute sa vie sans voir de tableaux.
- Mon chien avec sa queue en ferait autant ! disent-ils des abstraits.

« Quant au théâtre, avec ses personnages vivants, ses beaux costumes ?
- Du poulailler, on ne voit pas si leurs visages rient ou pleurent On est moins accroché qu'au cinéma, on subit les longs entractes. Dans l'opéra, on ne comprend pas les paroles chantées d'un ton aigu. Leurs «je t'aime, je ne t'aime pas» tout au long des actes semblent peu réels et font toujours «théâtre» On ne parle pas des ouvriers, de notre travail, mais de gens ayant une existence inconnue et très différente de la nôtre.

«Il faudrait du concret, du plus adapté à notre vie actuelle. 70 % n'ont jamais été au théâtre¹³ Parmi les amateurs, 4 % préfèrent le moderne ; 10 % les variétés ,13 % les classiques ; 19 % l'opéra et 50 % l'opérette.

«Et la belle poésie ?
- De jolis mots qui sonnent bien mais nous apportent quoi ? disent les militants. Comment gaspiller notre si court temps libre. Nous avons trop de retard à rattraper et tant de choses plus indispensables à connaître.

Robert continue :
" Pour les conférences populaires, tous les organisateurs s'arrachent les cheveux. En 1936 et 45, nos salles étaient pleines de travailleurs. Maintenant, nous ne savons où ils passent. Ils désertent nos activités. Malgré des films de valeur projetés dans de bonnes salles, les petits ciné-clubs disparaissent, les gros se maintiennent avec les étudiants. Les quelques prolos présents partent avec la majorité avant la discussion.

«Nous avons tout essayé, distribué des milliers de tracts, collé des dizaines d'affiches, annoncé les causeries à la radio, fixé les dates en fonction des émissions de télé, des concours de belote, des matches de foot. Nous nous retrouvons à soixante, toujours les mêmes ; nous ne savons plus quoi faire pour sortir les gens de chez eux ni quoi leur proposer ! Ils ne s'intéressent à rien, c'est l'apathie, l'indifférence, nos soirées éducatives n'accrochent plus. Ils pensent que la culture n'est pas pour eux ! Ils ne désirent plus s'instruire pour le plaisir mais gagner, posséder. Des bourgeois ont alors beau jeu de dire

«Regardez ces intéressantes initiatives : T.N.P. ; T.T. ; M.J.C. ! Les ouvriers pourraient s'y cultiver, mais ils préfèrent les variétés de la télé !

André, un militant, essaie de leur répondre :
«Mais leurs programmes sont-ils adaptés au monde ouvrier ? Même le T.N.P. avec ses Meurtres dans la cathédrale, la Ville ou du Shakespeare, si valables soient-ils, reste loin des problèmes où se débattent les prolos. Ainsi beaucoup de nos organisations d'éducation populaire, à l'origine destinées à transmettre la culture aux masses, n'atteignent pas le public auquel elles s'étaient vouées. Elles se sont rabattues sur une clientèle de classe moyenne et d'étudiants y trouvant à bon marché activités et culture de qualité.

J'enchaîne :

¹³ Les Ouvriers Français et la Culture de R. Kaes.

«Oui, on entend souvent cette affirmation : «L'ouvrier qui a le choix n'utilise pas intelligemment ses loisirs !» Cherchons pourquoi il fréquente peu les théâtres, les bibliothèques et les conférences. Peut-il courir chaque soir causeries, et ciné-clubs quand, en permanence depuis l'âge de quinze ans, une lourde fatigue lui colle à la peau ? Que feriez-vous à sa place, à quarante ans, avec la même éducation, le même milieu familial, si vous aviez subi vingt-cinq années de bruits d'usine, deux cent soixante quinze mois de cadences, 55 000 heures de lassitude pesante, 3 300 000 minutes de limitation de pensée ? Un cerveau qui travaille peu ne s'engourdit-il pas ?

«Puis, ça finit trop tard. Les horaires sont inadaptés au monde ouvrier. Levés depuis 5 h 30, auriez-vous le courage de participer à des spectacles et des activités commençant à 21 h 15, quand vous avez déjà sommeil et que jusqu'à minuit, toujours les mêmes pharmaciens et les mêmes professeurs du coin pérorent abstraitement sans passionner les travailleurs qui se taisent de peur de sortir des bêtises, se sentent étrangers et ne reviennent pas ?

«La France, porte-flambeau de la civilisation universelle, offre quelle instruction de base à sa classe ouvrière ? Nos impôts subventionnent pourtant écoles et universités mais sommes-nous dans ce domaine traités en citoyens à part entière ? Quel est le pourcentage du budget consacré à l'éducation des travailleurs et des adultes ? Sauf quelques cours professionnels, des discours sur la promotion sociale, quelles occasions de rattraper notre retard nous propose-t-on ?

«On sait pourtant que moins le travailleur est éduqué, moins il cherche à s'informer. Indifférent, il s'évade, préfère les distractions passives, le ciné, les bandes dessinées, les revues illustrées exigeant peu d'effort intellectuel. Il a l'impression d'être bête, tient mal une conversation, fréquente peu les autres gens. Sa curiosité est faible, son appétit culturel vite satisfait.

«Par contre, un niveau d'études générales plus élevé conditionne la vie culturelle du travailleur, par le choix des pièces, films, émissions de radio et télé ; la fréquence et la qualité des journaux, revues et livres lus, le goût pour les arts, l'histoire, la politique. Il stimule encore l'appartenance à des associations, les relations sociales, l'intérêt pour des sujets variés ; il encourage les loisirs quotidiens actifs et l'utilisation intelligente des vacances.

«Donc, pour se cultiver, il faut nécessairement une bonne éducation de base, et aussi de la volonté, de la curiosité, de la mémoire, du temps et peu d'enfants !

«Il est également évident qu'à une époque proposant la facilité : yéyés, tiercé, presse-évasion, distractions mâchées, il est difficile d'attirer les gens vers des activités culturelles demandant un effort gratuit. C'est aller à contre-courant de l'évolution de notre monde. Nous avons bien le choix entre le bon et le mauvais mais la majorité choisit mal. Il faudrait l'éduquer, qu'elle opte elle-même pour les loisirs de qualité ; seulement beaucoup d'eau coulera sous les ponts avant que nous en soyons là ! Nos moyens d'information, nos loisirs sont exploités commercialement par des mercantis qui ne songent qu'à gagner le maximum d'argent sur notre dos. «L'homme moyen tendant naturellement vers la facilité, ils flattent ses bas instincts, l'influencent, l'abêtissent. Regardez dans les kiosques avec quoi ils l'abrutissent : pin-up obligatoire sur la couverture, du vide à l'eau de rose dedans. Et les magazines policiers, les revues pornographiques et le sang à la une, les hold-up étalés en manchette (A l'Est, un crime est traité en cinq lignes !). De même les films idiots que le public préfère sont tournés plutôt que les bons.

«Sommes-nous réellement libres quand une publicité harcelante nous conditionne, nous assaille partout de ses boniments : «le rasoir le plus viril.., le bas qui repose... la crème qui défatigue...» Abusant de l'ignorance des gens, les incite-t-elle à se cultiver ? Paraître est plus important qu'être ; une grosse voiture valorise plus son propriétaire qu'un cerveau bien meublé !

LE POIDS DE LA TÉLÉ

Voyons aussi quelles sont les catastrophiques conséquences de cette télé qui vient en tête des distractions populaires. Beaucoup mangent devant, en silence, l'invité se trouvant de face à la place d'honneur. On vient pour bavarder avec des gens, mais ils vous ont convié pour vous présenter un beau programme. On se retrouve trois heures ensemble sans se parler !

Robert ajoute :

«Le dimanche, certains refusent des invitations, écourtent leur balade ou ne sortent pas, en fonction des émissions qui ont de grosses répercussions sur leurs habitudes et leur vie quotidienne. Dans les cafés, une catastrophe ! Ils la suivent malgré eux, accrochés par cette glu ; les conversations s'arrêtent. Chez eux, ils se calfeutrent, vivent rivés à leur écran et vont bientôt avoir des yeux carrés ! C'est la croix et la bannière pour qu'ils l'abandonnent. On peut présenter n'importe quoi, ils ne se déplacent plus. C'est en partie pourquoi les discussions en usine diminuent, que, faute de public, les soirées culturelles disparaissent et que les meetings syndicaux, politiques, électoraux, sont désertés.

La télé pousse les ouvriers à rester à la maison, les détourne de toute autre activité, comme me dit un directeur de F.J.T.. " Un soir de Piste aux Étoiles, on n'a personne : nos quatre-vingt-dix gars sont face à l'écran et six à la causerie-discussion sur l'U.R.S.S. C'est partout pareil ! »

En province, toute la vie sociale s'en ressent. A 21 heures, plus un chat dans les rues. On se visite peu, on discute moins. La télé vole notre temps ; des millions de Français la contemplent en moyenne 16 heures par semaine¹⁴ Ainsi nos irremplaçables moments de réflexion et de lecture s'envolent. On s'adresse chez eux à des gens fatigués, peu formés, qui regardent tout, chaque soir, sans sélectionner. Après l'usine c'est une détente-évasion qui demande peu d'effort, une agréable manière de perdre son temps !

Après l'avoir constaté dans tous les coins de France je crois pouvoir affirmer que fatigue, voiture et télé sont en train de sérieusement restreindre la vie culturelle, sociale, syndicale et politique du pays.

Comme des enseignants disent :

«On n'a plus l'énergie, l'occasion de penser. C'est le silence, l'absence de réaction. On influence politiquement les gens, on les fabrique tous avec le même point de vue, celui de la radio, de la télé. Des gosses y sont collés dès quatre ans pour qu'ils «restent sages». Ils jouent moins dehors ; on ne peut leur raconter de belles histoires, ils connaissent tout pour l'avoir vu à la télé qui est parole d'évangile. Nerveux, instables, inattentifs, ils apprennent souvent leur leçon devant l'écran ; ils ont un sommeil agité, des connaissances superficielles et dispersées, ils se concentrent peu. Ce sont les enfants de la télé, la génération de demain.

¹⁴ Dumazedier : Civilisation des loisirs.

Certains pourtant défendent les 3426 839 ¹⁵ petits écrans ;

«Les téléspectateurs allaient-ils tous à des activités culturelles ? Mal logés, la majorité tuait le temps au café. Maintenant, chez eux, en famille, ils voient du théâtre, des pays, des hommes autrefois royalement ignorés. Ils suivent tous les grands événements mieux que s'ils y étaient. Une émission peut pousser à la lecture d'un livre ; même s'il n'y a que 10 % de bon, c'est toujours ça ! Les gosses apprennent davantage en la regardant qu'en faisant des bêtises. Cette ouverture sur le monde élargit l'horizon, brise l'isolement des longues soirées d'hiver, des ruraux, des montagnards, des malades, des retraités.»

La télé n'est pas mauvaise en soi. Tout dépend de notre discipline et de notre façon de l'utiliser, en bien ou en mal. Reconnaissons que l'on a vite fait le tour de ses aspects positifs !

CONFORT CONTRE CULTURE ?

Culture et confort sont-ils conciliables ?

L'homme ne vit pas seulement de confort. Bagnole et frigo ne peuvent être des raisons suffisantes de vivre. Le standard décent n'est pas une fin en soi mais un moyen pour développer harmonieusement sur tous les plans le potentiel culturel et artistique de chaque travailleur. Nous devons tendre vers la simplicité ; les besoins essentiels satisfaits, limitons-nous à ce que peut permettre un salaire de 40 heures. Le bonheur ne se trouve pas dans l'accumulation maximum de choses qui ne peuvent nous apporter que des satisfactions passagères.

Nous deviendrions comme les Américains moyens, des vaches grasses écroulées dans des fauteuils, regardant d'un air morne les trains passer sur leur écran de télé, en ruminant leur chewing-gum. L'automation, l'accroissement de la production dans l'avenir augmenteront, espérons-le, nos loisirs. Le crucial problème de leur utilisation se posera. Irons-nous trois fois plus au ciné, dévorerons nous deux fois plus de kilomètres ?

Dans le cadre de notre société, pour donner aux travailleurs la possibilité de s'épanouir, les syndicats ne devraient-ils pas déjà, après le beefsteack, lutter pour un emploi intelligent de notre temps libre ? Concurrencer l'accaparement des loisirs par les mercantis ?

André, le secrétaire C.G.T. de mon usine, est catégorique :

«Nous nous consacrons à la lutte politique et formons nos militants pour cette bagarre. On ne croit plus à l'éducation populaire. Comment la développer sans moyens ? Parler de Gorki ou d'art nègre devant trois pelés et un tondu, quand Halliday accroche des millions de téléspectateurs ? Dans ce monde capitaliste, même si nous avons le maximum d'animateurs, de Maisons des jeunes et de la Culture, comment concurrencer les loisirs abêtissants, la presse de démission ? Nous resterions soumis à l'influence et à l'ambiance de cette société. Les pouvoirs publics nous aideraient-ils à éveiller, cultiver le peuple ? La solution d'ensemble logique c'est le changement des structures. Alors, on consacrera beaucoup d'efforts et de moyens pour toucher le maximum de travailleurs, pour développer sports, littérature, théâtre, musique, comme dans les pays de l'Est dont les parcs et palais de la culture prouvent les incontestables réalisations.

¹⁵ Au 31-12.62 (I.N.S.E.E. annuaire 1963).

Enfin, ce n'est en général ni le P.C. ni la droite qui animent les mouvements d'éducation populaire mais la gauche non-communiste, Chrétiens et Athées.

Que d'initiatives intéressantes aux quatre coins de France, menées par des responsables dévoués, isolés dans leur secteur, manquant de moyens matériels et financiers, luttant contre vents et marées, presque seuls. Qu'importe leur étiquette, l'essentiel c'est ce qu'ils font. Seulement, dans le régime actuel, en continuant leur œuvre on ne touchera que la minorité récupérable. Nous le devons, mais on ne sauvera que les meubles. Tout ce travail doit être complété par une lutte pour améliorer nos structures.

Déjà avec un gouvernement de gauche, nous pourrions bénéficier de grosses subventions, doter chaque quartier et chaque village de stades, piscines, foyers culturels. Avec des milliers d'animateurs formés, nous lancerions toutes sortes d'activités : cercles d'études, stages, causeries. Radio et Télé se soucieraient plus de développer le public que de l'influencer. La publicité et tout ce qui avilit l'homme seraient limités. Nous donnerions des cours sur le temps de travail à l'usine. Des informations massives seraient distribuées sur les possibilités de s'éduquer.

Encore ne suffirait-il pas de construire théâtres et bibliothèques. Il faudrait aussi que les ouvriers désirent les fréquenter. Le désir capital de se cultiver devra être développé dans chacun par l'instruction, les mouvements de jeunes, les voyages, la lecture... Après, lancé, il continuera seul et nous pourrions lui proposer avec le maximum de chances des distractions saines.

Les congés bouleversent chaque année la vie du pays. Beaucoup ne peuvent envoyer leurs enfants en colonie à 30 000 francs. Ces quatre semaines se payent souvent de quelles privations, de combien d'heures supplémentaires ! Certains abattent 16 heures par jour pendant un mois pour s'en aller. Parmi les 48 % qui ne partent pas, quelques-uns travaillent pour le double mois qui paiera les dettes trop criardes ou permettra de faire les grosses réparations dans le logement.

D'après les enquêtes, plus la ville est petite, plus il y a d'enfants, plus le salaire est bas et plus l'on reste chez soi. Ainsi¹⁶ 94 % des paysans, 64 % des O.S., 40 % des professionnels, 25 % des Parisiens et des employés ne quittent pas leur maison. Lieu et longueur du séjour varient suivant le revenu. Pour que tous puissent partir, il faudrait encore des indemnités aux familles nombreuses, aux bas salaires et que les couples aient leurs vacances aux mêmes périodes.

Qui aurait prévu en 1945, lorsque, très remarqués, nous montions nos minuscules tentes, que 4 886 000 Campeurs (leur nombre a triplé de 1954 à 62), du matériel plein leur voiture, envahiraient des milliers de terrains pour y grouper leurs châteaux de toile ?

LE PETIT ET LE GROS

Notre règlement intérieur stipule les ouvriers sont soumis à la subordination envers tout agent de maîtrise qu'ils soient ou non placés sous son autorité. Notre chef d'équipe, 1,58 m, malingre, verdâtre, maladif ne sait parler qu'en râlant. Qu'il est ravi de gueuler, de provoquer les occasions ! D'une fausseté stupéfiante, il nous dira jaune, puis noir une heure après. Sa peur bleue des supérieurs lui fait raconter n'importe quoi pour détourner le blâme sur d'autres. Jamais il n'a tort : «Je vous l'avais bien dit !» Alors qu'il n'a rien

¹⁶ D'après le Bureau de Recherches et d'action économique.

indiqué. Au lieu de nous aider dans nos difficultés, il nous sort : «Débrouillez vous !» Bon ouvrier mais pas meneur d'hommes pour un sou, il ne sait pas expliquer le travail. Mené chez lui par une femme-gendarme, son autorité lui monte à la tête et nous subissons quotidiennement ses limitations. Ce gosse de cinquante ans chipait bonbons et cigarettes dans nos tiroirs ; des gars l'ont coincé avec une pastille-attrape. Il a salivé tout bleu mais n'a pas été chassé.

Notre gros contremaître est souriant devant les gars et faux dans leur dos. Pour être dans sa manche, il faut lui donner de l'importance, l'écouter attentivement, lui offrir des tournées. Ses protégés bénéficient de travaux faciles qu'il refuse aux plus fatigués. Lui aussi a ses bêtes noires. Il attrape si souvent et si méchamment Nono qui se tire mal d'un travail nouveau, qu'elle ne dort pas pendant 15 jours et doit s'arrêter six semaines avec une dépression dont elle se remettra difficilement. Une autre victime, tellement contrariée par ses réprimandes injustifiées, pleure tous les soirs chez elle depuis trois mois.

Dans l'atelier voisin : interdiction de parler. Ces condamnées au «monde du silence» ne desserrent pas les dents et sont réduites à s'écrire des mots et encore, sans être vues ! C'est pire que dans les églises où l'on peut chanter. Après leurs 9 h 30 à ruminer, elles se renfrognent, perdent l'habitude de la parole, souffrent de crises de foie, ne trouvent rien à dire chez elles !

Une remontrance, ça passe mais pour des mères de famille qui font bien leur boulot, être enguirlandées comme des gamines à longueur d'année, c'est décourageant. Elles sont payées pour travailler, non pour servir de têtes de turc. Quel recours ont-elles contre ces abus d'autorité ? Leurs gardes-chiourme sont-ils punis ?

Beaucoup de notre salive est consacrée aux tics et travers de nos deux chefs. Leurs injustices, incapacités et mensonges. Ils sont pourtant les seuls représentants de la direction avec qui nous sommes en contact, c'est par eux que se transmettent toutes les instructions patronales. Ne serait-il pas nécessaire de former de vrais contremaîtres qui ne soient pas ces machines à engueuler les gens ?

Pour notre «gros», venir le samedi est une récompense. Travaillez bien, je vous accorderai cette faveur. Surtout ne le dites pas aux autres. Certains s'abaissent pour avoir ce triste avantage. Une femme qui rampe ce n'est pas beau, mais chez un homme c'est pire !

HEURES SUPPLÉMENTAIRES ET TRAVAIL NOIR

Les heures supplémentaires, payées plus cher¹⁷ pour décourager les patrons d'augmenter leurs horaires, sont partout devenues pratique collective. Comment s'équiper en électroménager avec 40 heures ? La lutte syndicale rapportant peu, «faire des heures» est le seul moyen d'augmenter son salaire.

«Vos questions de principe ne font pas bouillir la marmite ; avec l'horaire normal, je n'arrive pas à payer mon logement.»

«Moi, je n'aligne pas 60 heures par avarice mais pour que mes trois gosses ne soient pas des imbéciles comme nous et qu'ils aient l'éducation que nous n'avons pas eue.» 8 heures par semaine au-delà des 48 majorent la paye de 25 %, permettent l'achat

¹⁷ 25 % de 40 à 48 h.-50 % au-delà de 48 heures 100 % les dimanches et jours fériés.

d'un extra. Mais on s'habitue vite à ce standing au-dessus de ses revenus. Ne plus l'avoir est considéré comme une perte de salaire ! Certains établissent leur budget avec le travail du samedi et des horaires impossibles. Chez Bréguet, aligner 24 heures de rang ou deux fois 8 heures -23 h 30 est courant. Ils totalisent ,74 heures par semaine et leur paye augmente de 30 à 50%.

Allez leur dire de limiter leurs dépenses ! Ils préfèrent le fric au repos et compensent partiellement la frustration de leur condition par la possession de choses. Seulement, ils sont fatigués, abrutis, énervés. Après ces journées interminables, ils mangent et dorment. Ils n'ont plus l'énergie de se cultiver, de revendiquer, ils se mettent difficilement en grève et abandonnent la lutte collective. Ces beefsteackards tuent leur santé, leur vie familiale et sociale ; ils s'assassinent à coups d'heures supplémentaires comme cet ouvrier mort à 44 ans qui travaillait des 8 jours presque sans dormir.

J'ai repris dans un tract F.O. le processus magnifiquement décrit par un gars du bâtiment :

«La vie est chère. Certains volent, moi j'ai voulu acheter mon confort honnêtement, à coups d'heures supplémentaires.

«Pour le frigo, la télé, j'ai bazaré des bricoles inutiles mes réunions syndicales, les balades en ville, les chopines avec les copains.

«Pour une grosse voiture, j'ai vendu mes heures de bricolage, mes soirées de jardinage, les parties de pêche, à croire que ceux qui se battent pour arracher les 40 heures ne l'ont fait que pour me permettre de faire des heures !

«Pour du mobilier Ségalo, j'ai troqué mes lectures et séances de ciné et tous ces moments bénis où je rêvassais sans patron sur le dos.

«Pour un appartement moderne, j'ai écouté ces tuyaux : chez Untel, on aligne tant qu'on veut des heures à 50 %. Chez Machin, tu fais du travail noir le dimanche ; et j'ai abandonné ces week-ends où avec la femme et les gosses on allait se baigner, s'allonger sur le sable, écouter le vent dans les pins !

«Pour le fric des traites manquant toujours en fin de mois, j'ai lâché les gros morceaux : mon sommeil d'homme fatigué, mes congés et j'ai été volé de ma santé. Je ne suis plus qu'une machine à travailler, manger, dormir, c'est devenu si normal que je ne relève même plus la tête pour penser si c'est juste ou non.

«Ainsi, j'ai tout vendu, tout perdu : l'harmonie de notre couple, ma vie de famille, l'amour de mes gosses. Je ne suis plus ni père ni mari, mais la bête de somme de mon patron et dans mon grand logement plein de choses pour lesquelles je me suis prostitué, je suis seul, abruti, malade.

«Toi qui à tout prix veux du bien-être matériel, ne l'achète pas avec tes loisirs, ne vends pas ce qui fait de toi un homme. C'est vieux comme le monde et toujours vrai, l'argent ne fait pas le bonheur !

Comment amener les gars à accepter cette revendication syndicale du retour aux 40 heures payées 48 ? Avec leurs 57 heures hebdomadaires actuelles, réglées 63 h 1/2¹⁸, ils perdraient 25 % de leur salaire. Pour éliminer cette coutume et concilier baisse d'horaire et salaire égal, on pourrait en plus des 40 heures payées 48, permettre 10 heures supplémentaires à 50 %. Ça donnerait : 48 + 10 + 5 = 63 heures pour 40 + 10 = 50 heures de travail effectif et réduirait la semaine actuelle de 7 heures sans diminuer le salaire réel.

¹⁸ 57 h + 8 à 25% + 9 à 50 % = 63h 1/2.

Parallèlement aux heures supplémentaires, le travail noir s'étend dans les grandes villes, effectué par les cheminots, les pompiers, les bons bricoleurs, les ouvriers qualifiés, les gars des équipes, les policiers même.

Tout peut se faire au noir : des réparations de machines à laver, des études de dessinateur, des déménagements ; des extras dans le commerce, les cafés, les stations-service. peintres, plombiers, combien de gars du bâtiment, électriciens ont leur petit chantier non déclaré du week-end plus ou moins longtemps suivant les saisons. Certains font la double journée dans une petite boîte ou à leur compte pour les particuliers du quartier. D'autres sont le soir moniteurs d'auto-école, agents d'assurance, machinistes au théâtre. Beaucoup de cheminots après leurs équipes font des livraisons, lavent des voitures, aident les maraîchers. Les entreprises déplaçant difficilement un ouvrier pour une bricole, le client cherche un travail bon marché, mais le peintre du dimanche a souvent perdu le coup de main, n'a pas le dernier outillage. C'est moins fignolé ; dans ses courtes heures de liberté, il traîne longtemps pour finir un logement.

On le fait pour régler ses dettes, se payer un frigo, des vacances. On pense que ça durera temporairement, mais, habitué à ce revenu complémentaire, quand des clients vous demandent, comment refuser ? Ce n'est pas la grosse bourgeoisie qui les emploie. Alors, les dénoncerions-nous ?

Mais comment aligner longtemps deux journées dans une ? Après ses neuf heures un cheminot faisait tous les soirs de la peinture ; en week-end, il construisait sa maison. Il a dû tout stopper, son cœur flanchait. Ainsi, avec les cadences, les heures supplémentaires et ce travail noir, les maladies graves, les dépressions et crises cardiaques frappent de plus en plus jeunes les chefs de famille.

INTELLECTUELS A L'ÉTABLI

Même en bleus sales, avec leurs chemises blanches et leurs têtes d'intellectuels, les trois étudiants en stage à la menuiserie gardent une allure différente de nous. Derrière leurs lunettes cerclées d'or, ils ont l'air perdu parmi les machines et le bruit de la menuiserie. Sur leur dizaine d'ampoules, le premier consomme énormément de sparadrap, le deuxième guérit le mal par le mal, le troisième met des gants. Il faut voir comment ils emploient leurs outils ! Ils prennent leur tournevis comme burin, la clé à molette comme marteau, leur ciseau à bois pour dégager des clous. Quels sacrilèges pour un manuel !

Ils organisent mal leur travail, coordonnent difficilement leurs gestes maladroits. Ils scient de travers, leur rabot hostile qu'ils utilisent à contre-veine arrache trop ou pas assez ; leur œil ne voit pas si le bois est droit et d'équerre. La moindre difficulté les déroutent ; ils ont des idées bizarres pour augmenter leur production. Le soir, parce qu'ils sont bien fatigués, ils croient avoir beaucoup travaillé alors que leur rendement est mince. Nous avons des années d'avance sur eux.

Ils admirent René l'ébéniste ex-compagnon du Tour de France. Sans un soupçon d'hésitation ni un geste inutile, il coordonne le travail de sa tête, de ses mains. Ses outils qui lui obéissent avec une extraordinaire précision semblent doués de vie, le ciseau creuse où il veut, sans bavure au quart de millimètre près. Ils reconnaissent :

«Avec l'énergie créatrice que d'autres transforment en tableaux, tu aménages les bureaux, tu es un artiste comme ces bâtisseurs de cathédrales et de châteaux que jamais nous, intellectuels, ne pourrions imiter.

René leur explique :

«Notre habileté manuelle vient de l'apprentissage qui nous enseigne à manier nos outils, connaître les matériaux, prendre les cotes exactes, réussir chacune des opérations qui conditionnent le succès final d'un travail bien fait. Les mille difficultés surmontées apportent expérience, sûreté du geste. Notre intelligence concentrée sur les questions manuelles nous enrichit d'une sorte de sixième sens.

Pierre, un très bon ajusteur, ajoute :

«Regardez ces grosses mains d'ouvrier, crevassées, calleuses. Elles en ont créé des choses je devrais en être fier ! J'en ai honte. Je les cache ! Comment manier quotidiennement des pièces d'acier lourdes, huileuses et avoir des mains de demoiselle ? Je les brique mais le cambouis incrusté ressort. Elle font toujours sales comme mes ongles en deuil impossibles à dégraisser. Alors quand des types aux paluches blanches, qui ne font rien de leurs dix doigts, détaillent mes pattes de prolo, ça me fait bouillir !

«Mais si leur bagnole, montre ou télé tombent en panne, ces purs esprits au pénible complexe de supériorité ne savent pas les arranger. Quant tout leur immense savoir est inutile, ils sont bien heureux qu'un pauvre type d'ouvrier les répare ! Sans nous, comment seraient-ils logés, nourris, transportés ? Au lieu d'être appréciée, notre activité déshonorante nous relègue au bas de l'échelle sociale. N'avons-nous pas sculpté, forgé, tissé, façonné des milliers de chefs-d'œuvre ? Nous, créateurs des richesses, accomplissons le travail indispensable le plus pénible, sale, long, dangereux parfois. Est-il normal que nous en bénéficions le moins, qu'un président directeur général soit payé cent fois plus qu'un terrassier ?

René rappelle aux stagiaires :

«Les intellectuels apprécient les gens suivant leur habileté à jongler avec des points de vue, brasser des idées, tailler des arguments en quatre. D'abord, peuvent-ils prétendre tout savoir ? N'ont-ils pas vécu cloisonnés entre les couvertures de leurs bouquins ? Les conversations de ces puits de science sont-elles des flots denses de pensées profondes à vous couper le souffle ? Hélas, spécialisation dans un domaine ne veut pas dire connaissance dans tous les autres. Ne sont-ils pas, eux aussi, des hommes avec leurs grandeurs et leurs limites ?

«N'y-a-t-il pas d'autres valeurs que leur gymnastique mentale ? Ils font des recherches et des sondages dans lesquels ils jugent statistiquement le comportement culturel des travailleurs, mais à travers leurs critères à eux ! Sommes-nous des imbéciles parce que nous n'allons pas au concert, que nous n'avons lu aucun Sagan et que nous ne pouvons discuter sur l'existentialisme ou la peinture abstraite ?

«Et si des ouvriers enquêtaient sur leurs enquêteurs avec nos valeurs à nous : adresse manuelle, efficacité au travail, résistance physique, débrouillardise, spontanéité du contact ? Et les idées généreuses du mouvement ouvrier ? Et ces braves gens qu'ils dédaignent, toujours prêts à rendre service ? Et ces mères de famille considérées comme simplettes qui sont des miracles d'abnégation ?

Jules affirme catégoriquement :

- jusqu'au bachot, l'éducation ça va. Après elle vous monte au cerveau, ils vous en mettent trop dans le ciboulot, vous ne pouvez être normaux, vous dérailez !

J'ajoute :

:«L'électricien ne sait pas enseigner et vice versa. Nous avons donc besoin les uns des autres. Mais nous voulons que notre activité soit valorisée et qu'il n'y ait plus les disparités actuelles de salaires.

LES MANIFS

André, le secrétaire de la C.G.T. me raconte :

Quand tu vois,notre vie à l'usine, les brimades, les injustices, notre avenir bouché, comment ne pas se bagarrer ? Je passe mon temps libre à préparer mes interventions au comité d'entreprise, à rédiger nos tracts, à les distribuer. Puis je vais aux délégations, aux manifestations. A combien j'ai participé où l'on s'est fait tabasser par les flics !

«Tiens ! Celle du 19 décembre 1961, juste avant les morts de Charonne, où l'on devait marcher de la Bastille à l'Hôtel-de-Ville. Faubourg Saint-Antoine, ça sentait la basse-cour avec des poulets en bande à tous les carrefours, d'autres plein les paniers à salade et d'épaisses rangées d'unité de C. R. S., et des mobiles bottés, mousquetons à la bretelle avec les véhicules en travers des chaussées, et des jeeps radio, des nuées de mottards, des officiers galonnés. Dire qu'on allait affronter tout ça !

«Malgré la manif interdite, de tous les coins de Paris et de banlieue, à pleins métros et autobus, les travailleurs conscients débarquaient. Pas un cri, une ambiance lourde, menaçante, accentuée par les néons blafards reflétés sur les casques noirs et les ambulances, les brancardiers prêts à intervenir.

«Quand les slogans ont éclaté, repris par des milliers de voix, le cortège s'est formé, banderoles déployées, pancartes brandies. Que de têtes, on se sentait fort. Tassés au coude à coude, nos cris scandés à nous époumoner «O.A.S. as-sas-sins ! Le fascisme ne passera pas, !» nous défoulaient, emplissaient la rue.

«On enfonce un premier barrage de flics. Soudain, les plus grands crient : «Ils assomment les gars devant !» Matraques, pèlerines, crosses s'enfoncent dans les premiers rangs, s'abattent sur les crânes, les dos. J'entrevois sous les casques des traits crispés, des yeux féroces, des visages congestionnés. Le sang coule, des corps tombés sont piétinés, on est comprimé à étouffer. La foule reflue dans une bousculade agitée de remous et se décomprime dans les rues transversales.

«Dans le no man's land jonché de souliers, bérets, sacs, des blessés se redressent mains à la tête d'où le sang ruisselle. A nouveau ils chargent ! Un mur noir casqué, matraques et crosses brandies, fond sur nous, des femmes courent, chaussures à la main. Les dernières sont assommées à coups de triques, genre manches de pioche, maniées par des unités spéciales. Partout les coups pleuvent. Des camions foncent dans la foule, les diables noirs en bondissent et cognent, d'autres les dépassent, déchargent leur cargaison de matraqueurs qui frappent sur tout ce qui tombe sous leur gourdin, pourchassent les gars dans les cafés, s'acharnent sur ceux écroulés à terre. Chassés d'une rue par les charges, on tombe dans d'autres, noires de C. R. S. Fatigués d'encaisser, des manifestants ripostent à coups de pavés, de planches, dans de courtes mais violentes bagarres. Un car de flics trop agressifs est saccagé.

«180 personnes blessées pendant qu'impunément explosaient 17 charges de plastique. Dire que nous étions venus apporter notre soutien à la République contre l'O. A. S. Voilà comment les défenseurs de l'ordre et les gardiens de la paix nous ont reçus Et ce n'est qu'une, parmi des dizaines de manifestations violentes vécues depuis 1945.

Puis il m'explique où en est la C.G.T. dans l'usine :

«Nous n'avons ménagé ni efforts ni temps pour nous implanter, mais on se heurte à un directeur du personnel qui fait sans cesse tout pour démolir le syndicat, démoraliser les délégués, ses bêtes noires. La loi l'oblige à nous recevoir mais il refuse le dialogue pour ne pas nous reconnaître comme section, et chaque fois il se vante :

«Vos jours sont comptés ici. On aura votre peau comme celle des plus durs qu'on a matés avant vous ! Vous vous casserez les dents, nous n'accorderons rien à vos demandes, vous seriez trop contents de crier victoire, pauvres imbéciles !

- Les unes après les autres les sections syndicales sont démantelées, ils licencient des équipes entières pour être sûrs de tomber sur le responsable. Dès qu'un ouvrier ne courbe pas le dos et monte quelque chose, il est chassé sous n'importe quel prétexte. Huit jours avant les élections, un candidat prend la tête d'un mouvement après le licenciement d'un délégué ; il est viré sur-le-champ !

«Nos élus sont mutés dans des coins où, ne connaissant personne, ils ne peuvent avoir aucune efficacité. Sitôt connue la candidature d'un militant au comité d'entreprise, il est licencié sous prétexte qu'il refuse son déplacement dans un petit dépôt. Ils font tout pour nous écœurer, afin qu'on parte de nous-mêmes. Nos chefs nous donnent les plus sales boulots ou laissent un gars deux mois sans travail à son poste. Depuis des années, nous sommes payés le strict minimum, augmentés après tous les autres. Un supérieur me dit chaque matin :

«Depuis deux ans votre salaire n'a pas bougé ; démissionnez de la C.G.T., vous aurez de la rallonge immédiatement.»

«Mes chefs me surveillent de près, m'interdisent de circuler dans les autres ateliers, me demandent où je vais dès que je quitte le service. Comme l'usine travaille pour l'armée, la sécurité militaire est l'excuse classique. Ils font même enquêter la police sur notre passé. Systématiquement ils arrachent nos affiches et les convocations des panneaux syndicaux. On a même appris que la direction s'est procuré les clés du meuble où nous rangeons nos dossiers du comité d'entreprise.

La répression est permanente. Pour ne pas te faire repérer, ne t'étonne pas si je ne te salue pas dans l'usine. On n'ose pas dénoncer des injustices, de crainte de porter tort aux gars. Car des ouvriers que nous citons pour leurs revendications se font sérieusement savonner par la direction qui leur dit :

- Pour être bien considéré ici, adressez-vous à vos chefs, non aux cégétistes ; éloignez-vous d'eux, ignorez les !

SOLITUDE DE L'ALTRUISTE

André, le secrétaire de la C.G.T. est licencié ! La nouvelle est connue par tracts à l'embauche. Il a été avisé le vendredi soir, dix minutes avant son renvoi, sous prétexte d'une suppression de poste. Il est le cinquième délégué chassé pour son action syndicale.

Ça ne semble pas concerner les ouvriers qui en parlent peu. Débrayer ? On sera une cinquantaine. Face à cette absence de combativité, une pétition est proposée à la sortie de l'usine. Des mouchards repèrent ceux qui osent signer ; le chef du personnel vient décourager les indécis. Indifférence, incompréhension, peur d'être mal notés, beaucoup passent gênés devant leur ex-délégué. C'est triste pour un militant qui a sacrifié temps,

salaire, emploi, de vivre cette ingratitude. 200 sur 1 500 osent mettre leur griffe. Les chefs de groupe qui ont signé sont convoqués à la direction et «invités s'écraser !»

Après une bataille de tracts et notes de services, il reste dehors. Le bulletin d'usine tire la conclusion :

«Si nous avions été unis et forts, ils n'auraient pas licencié André. A travers lui, tous les travailleurs sont atteints ; demain, si nous ne réagissons pas, ce sera le tour des derniers délégués et de tout ouvrier osant exprimer son mécontentement. Le patron se débarrasse du syndicat pour faire seul la loi dans l'entreprise. Ce n'est plus un dialogue ouvrier-direction, mais un monologue où il décide de tout, vire qui il veut, quand il veut. Jusqu'où allons-nous céder ? Isolés nous sommes battus d'avance. Unis et tous syndiqués, nous ferons respecter nos droits !»

Louis et René, les deux derniers délégués, ajoutent :

«La chasse aux militants, cette bagarre continuelle, rendent très difficile l'organisation d'une section réduite à nous deux et à quelques sympathisants. De plus, le syndicat des indépendants ne manque pas une occasion de nous combattre. Il se révèle dans ses propres tracts : «Nous voulons un syndicalisme constructif, libre des partis ; la politique est le dernier de nos soucis. Au C. E. nous nous opposons à nos adversaires, les élus C.G.T. : des irresponsables avec qui le personnel n'a rien à gagner. Maladresses, erreurs, incapacité sont leurs faits d'armes ! Nous voulons amener la direction à augmenter nos salaires sans l'y obliger. Notre position d'attente est réaliste. Ce n'est ni par les mouvements ni par des grèves qui ne servent à rien que nous y arriverons.»

«Les candidats délégués indépendants sont racolés par les chefs. Ils s'assoient sur leur dignité et ne subissent aucune brimade. Ils distribuent leurs tracts sur leur temps de travail. A part de petites demandes, ils n'agissent pas, mais votent avec la direction pour licencier nos élus. L'anti-cégétisme est leur raison d'être.

«Depuis 1947, ça ne bouge plus. Sauf cinquante grévistes pour les morts de Charonne, qui ont été savonnés ensuite au bureau et trois débrayages moyennement suivis pour la quatrième semaine de congé.

«Pour les grèves nationales du début 1965, sur 1500 on est sorti à trois, dont les deux délégués. On en a pourtant discuté à l'atelier

«Je ne veux pas être pris pour un imbécile par ceux qui restent et gagnent de l'argent quand j'en paume, dit Jules.

Nono part battue d'avance :

«Le pot de terre ne lutte pas contre le pot de fer. On a toujours eu des patrons, il y en aura toujours. Ils sont plus forts et auront toujours raison. S'ils n'étaient pas là, qui nous ferait travailler ?

Pour Victor, l'obsédé du standing :

«La grève est périmée. Nous perdrons nos heures à 50 % pour quel résultat ? Sans syndicat, ni délégué, c'est à chacun pour soi de défendre ses salaires, ses temps et ses problèmes.

Même Claude qui est de gauche me sort :

«J'ai plus à perdre qu'à gagner dans cette grève symbolique. Nous irons au massacre pour quel résultat ? Nous serons une poignée, marqués à l'encre rouge pour les pro-

chains licenciements. Avec mes 55 ans et deux gosses, sans pouvoir me réembaucher ailleurs, comment est-ce que je finirais de payer mon appartement et ma caravane ?

Notre gros contremaître dit aux femmes :

«Faire grève, c'est le meilleur moyen de ne rien obtenir. Ce n'est pas le syndicat mais le patron qui vous augmentera !

BRIMADES ET ABANDONS

Ces dizaines d'individualistes ont peur des représailles patronales et n'ont pas confiance dans l'action collective. Ils attendent tous leurs voisins et ne débraient que «si la majorité sort» Ils regrettent ce manque d'unité mais sont incapables d'y pallier. On sent chez les anciens la nostalgie de 36 où la masse débrayait spontanément. Il manque des gars résolus pour l'entraîner à nouveau.

Pas étonnant que sur 1 500, avec beaucoup de femmes, nous ne soyons que 30 syndiqués, dont 5 aux réunions. Les hauts salaires parisiens et les heures supplémentaires permettent aux gars de se débrouiller seuls. En plus des raisons citées chez Berliet, l'énorme fourmilière qu'est la capitale écrase les gars, ils se sentent plus difficilement concernés par une telle masse. Les cadences laissent peu de contacts pendant le travail. Dès la sirène, c'est la dispersion D'après un tract, sur 610 000 métallurgistes parisiens, on trouve 200 000 employés, cadres, techniciens, ingénieurs ; 140 000 femmes en majorité O.S. 90 000 étrangers surtout O.S. et manœuvres et seulement 180 000 métallos comme on les conçoit à Nantes.

A la réunion annuelle de reprise des cartes C.G.T. Louis se plaint :

«Depuis des années sur la brèche, je suis usé. Avec mes trois heures de transport quotidien et l'aide à la maison, j'aligne des journées de 13 h 30 ; ajoute les réunions et activités syndicales : je manque de temps pour tout, ne fais plus de sport, plus rien, On prend des coups de bâton sans pouvoir réagir parce qu'on est seuls, sans un groupe de copains de mêmes idées avec qui bagarrer, discuter, s'encourager mutuellement. Les années passent et nous ne sommes ni remplacés ni soutenus. On souffre de cette absence de combativité. Si les ouvriers étaient conscients du vrai visage de la direction, ils combattraient. Ils craignent de manquer de formation pour affronter les patrons, ils ont peur des sanctions, d'être ensevelis sous la tâche, de ne pouvoir tenir le coup.

«Dans les autres usines autour, c'est pareil délégués mutés dans une succursale et qui font quatre heures de transport par jour sans pouvoir être repris dans un service près de chez eux ; délégués depuis 7 années sans augmentations individuelles, ne touchant que les collectives, délégués à qui l'on retient sur leurs salaires les heures de délégations passées en plus des 15 légales. Alors certains ne se représentent plus, découragés de l'ingratitude des gars qui, non seulement ne les suivent pas, mais se moquent parfois d'eux «On n'a plus besoin de vous pour la rallonge, on la demande directement aux chefs !»

Disons encore : les brimades varient suivant le parti au gouvernement, le contexte politique, les remous possibles dans l'usine, s'il y a du chômage dans l'air. Dans la période actuelle, le patronat s'en donne à cœur joie. Ces brimades existent beaucoup moins dans le secteur nationalisé. Les cheminots n'en souffrent ni dans leur travail, ni dans leur salaire ni dans leur promotion. Les délégués contrôlent les examens, les meilleurs sont pris. Pas de mutations ni licenciements abusifs. Seul un conseil de discipline où siègent les délégués peut renvoyer un militant, s'il a commis une faute grave. Chez Re-

nault, les syndicalistes sont plus tranquilles que dans ces boîtes fameuses : Citroën, Simca Panhard. Ça varie aussi dans le privé. Chez Bréguet pas de représailles contre les militants, des rencontres détendues avec le patron entraînent de meilleures relations avec la maîtrise.

Ces années d'événements ramassés en quelques pages semblent noires. Ils sont exacts mais les gars les remarquent à peine, c'est leur vie quotidienne. Partir ailleurs ? Là ils sont habitués, ont quelques avantages. Après 25 ans d'usine, ils passent mensuels. L'entreprise subventionne week-ends de ski, excursions, clubs de sports, de photos. Ce n'est donc pas l'enfer bien qu'y travailler à longueur de vie demande beaucoup de courage !

TRAVAILLEURS ÉTRANGERS

Si en Bretagne les terrassements et la construction sont toujours faits par des Français, on n'en trouve guère dans les chantiers de Paris et de Lyon. Les travailleurs étrangers remplacent ces combatifs gars du bâtiment, autrefois corporation d'avant-garde à hauts salaires et maintenant..., mal payée avec peu de grèves et d'action syndicale. On rencontre aussi des étrangers dans les chantiers de montagne, les tâches saisonnières, la métallurgie, etc...

Nombreux dans les très grandes villes, ils représentent à Paris : 75 % du bâtiment ; 50 % du personnel de certaines usines ; 40 % chez Citroën ; 35 % chez Simca ; 22 % chez Renault ; 15 % dans la métallurgie... On parle de 600 000 travaillant à Paris, 100 000 à Lyon et 2 200 000¹⁹ en France. Comme presque tous sont dans le secteur privé et 89 % O.S. et manœuvres, ils influencent sûrement la vie ouvrière et syndicale.

Pierre, jeune militant peinant volontairement en usine pour y apporter une présence chrétienne et être en permanence au service des travailleurs, m'explique :

«Ma fonderie est une sale boîte passoire. Sans atmosphère ni traditions, ni équipes soudées. Le labeur si monotone, le cadre si peu attrayant chassent les Français et les gars bien. Les étrangers débarquent en masse ; 15 entrent chaque matin, mais 15 partent le soir. Sans personnel stable avec qui s'intégrer, ils ne s'installent pas et parlent beaucoup de départ, accentuant le désir de changement. L'encadrement de fortune n'améliore pas l'ambiance, l'ancienneté moyenne est de trois mois !

«Actuellement, 80 % d'Africains, d'Espagnols et de Portugais prennent la relève des Italiens et des Algériens. Tous sont O.S. à 2,50 F.²⁰ Ils vivent chichement en faisant le maximum d'heures supplémentaires, souvent 84 heures par semaine et repartent chez eux après deux ou trois ans. Transplantés de leurs campagnes arriérées, culturellement moins évolués, n'ayant que leurs bras, ils sont les plus exploités, exécutent les travaux les plus sales, les plus pénibles, les plus insalubres.

«Ayant ici un emploi toute l'année, ils gagnent bien par rapport à leur pays mais, sans chance de promotion et très vulnérables, ils sont les premiers licenciés en cas de chômage et souvent menacés :«

«Ici, pas de syndicat ni débrayage, sinon la porte !

¹⁹ Au recensement de 1962.

²⁰ En avril 1965.

«Connaissant peu le français, malgré les tracts rédigés en cinq langues, ils sont peu syndiqués et leurs attitudes varient suivant leur nationalité. Portugais et Espagnols sont mêmes surveillés par des réseaux franquistes qui les empêchent de «faire de la politique», c'est-à-dire de se défendre.

«Ils sont plus mal logés que les Français. A Saint-Denis, ils sont rassemblés dans des quartiers minables. Ils ont leurs rues, leurs restaurants, leurs cafés. Les Noirs, derniers arrivés, sont encore plus déshérités. Seuls quelques hôtels algériens leur cèdent des chambres. Alors ils louent des caves sans air et y couchent entassés à plus de cent.

50 000 hommes campent encore dans la trentaine de bidonvilles de la Seine. Nous en visitons plusieurs. Sur un terrain en partie inondé dès qu'il pleut, ces cahutes basses, de planches et tôles, ces étroites venelles couvertes de 20 cm de boue, ces tas d'ordures à sauter, ces nuées de gosses demi-nus, ces visages basanés, cet unique robinet pour 2 000 personnes, cette absence d'électricité, de gaz, d'égouts me donnaient l'impression de revoir les Indes, les sinistres banlieues de Calcutta !

Est-il normal que des travailleurs soient pareillement abrités à Paris en 1966, qu'après leurs harassantes journées, ils ne retrouvent que ces taudis démoralisants ? Ne pourrait-on pas leur édifier des cités de dépannage, même en baraquements ? Une note réconfortante : trois filles catholiques vivent en roulotte dans le bidonville et aident les familles dans leurs démêlés avec l'administration.

Pierre ajoute :

«Ils retardent l'évolution de la classe ouvrière française. Mais peut-on les empêcher de venir exécuter ces travaux mal payés que les Parisiens ne veulent plus faire ? Nous devrions lutter contre leur exploitation, les injustices criantes, leur enseigner le Français, créer des permanences pour vérifier les contrats et loyers, qu'ils se sentent concernés par la vie syndicale, qu'ils aient leurs délégués, que les travailleurs français soient solidaires d'eux

PLANTES VERTES, MUSIQUE DOUCE ET CIVIÈRES

Pour connaître la vie dans leurs usines, j'écoute beaucoup de militants dont Madeleine et Josette, frêles mais résolues :

«J'étais jociste, j'avais lu Van Der Mersch. L'entrée dans une boîte de radio en banlieue nord m'a transformée. Constamment révoltée de voir la direction abuser des femmes qui ne connaissaient pas leurs droits, j'ai adhéré à la C.F.D.T. parce que le Christ est mort pour nous et qu'un catholique qui ne s'engage pas n'est pas réellement chrétien. Déléguée, j'aide les filles tant que je peux. Il faut beaucoup d'audace à une jeune pour aller trouver les chefs, mais j'ai l'impression d'être utile, les choses vont changer, les gens prendront conscience. En attendant, on bagarre pour y arriver.

«Notre usine trompe beaucoup : cadre agréable, couleurs vives, plantes vertes, musique douce, présentation aux supérieurs, l'impression d'être accueillie gentiment. Ça ne dure pas. Le chef convoque la nouvelle qui n'atteint pas son rendement : «A 20 ans vous n'y arrivez pas, quand des femmes de 45 ans réussissent ! Vous les empêchez de gagner leur boni. Pressez-vous mon petit !» Tout ça bras sur l'épaule et la fille marche aux sentiments. Puis il la présente à une dame : «Si vous avez des ennuis, confiez-vous à elle !» C'est sa petite amie qui lui répète tout.

«Sous prétexte de modifications, les temps sont régulièrement raccourcis. Nous avons des repos prévus, mais avec la part importante du boni dans le salaire, nous rattrapons notre retard pendant ces pauses. Une voisine qui ne suivait pas, qui y pensait toujours, même la nuit et n'en dormait plus, en a eu pour deux mois à l'assurance. D'autres ne savent que pleurer. Des contrôleuses, d'une roserie! refusent le travail de certaines et créent certains jours une ambiance affreuse.

«Le soir, nous avons mal aux yeux à fixer toujours les mêmes petites pièces, mal au dos et partout à donner trente coups de pédales à la minute pour souder et gagner 550,00 F par mois ²¹

«Nous avons beaucoup de chefs, des faux-jetons prêts à dire qu'une boîte rouge est noire si la direction le leur demande. Ces anciens O.S. sans qualification se croient arrivés avec leurs blouses blanches. L'usine, pour eux, c'est la maison de repos. Leur travail est mal organisé. Au lieu d'en rechercher les causes, ils en font baver aux filles par toutes sortes de mesquineries. Si l'une refuse de sortir avec un chef, elle en voit de toutes les couleurs. Elle est mise à un poste difficile, elle n'atteint pas son rendement, s'énerve, pleure... jusqu'à ce qu'elle cède, même les femmes mariées. Celle qui est bien vue par un contremaître a des travaux plus faciles !

«Elles subissent ces humiliations par peur d'être débauchées, de perdre leur ancienneté, convaincues que dans la vie les uns commandent et les autres sont dirigés ; que le patron est riche, décide de tout et qu'elles n'ont pas leur mot à dire. D'origine semi-rurale, elle sortent bien habillées, vont souvent chez le coiffeur, ne paraissent pas ouvrières. Même mariées avec enfants, elles collectionnent les heures supplémentaires, font leur marché à midi en mangeant un sandwich et traînent leur cabas le soir dans la cohue du métro.

«Elles lisent des romillons à 4 sous, parcourent superficiellement les tracts, critiquent le syndicat. Elles ne voient pas l'utilité de se défendre et n'envisagent pas une autre société. Certaines me demandent si d'être déléguée, ça me rapporte ! D'autres me boudent, préfèrent sourire aux chefs.

«Nous n'avons pas une femme-chef mais neuf catégories d'O.S. et l'insécurité. Après 25 ans de maison, des professionnelles, leur poste supprimé, sont reclassées O.S. et prévenues : «Si vous rouspétez, on vous trouvera un balai !»

«L'usine, très anonyme, ne favorise pas les relations même si les contremaîtres nous laissent parler, les cadences nous l'interdiraient. C'est chacune pour soi. Pas d'amitié vraie, mais des jalousies, la crainte d'être mal considérée parce que la voisine travaille plus, la peur d'être diminuée si les autres connaissent le salaire.

«Alors, dans cet atelier bas de plafond où tous les jours nous fonçons à un rythme sans cesse accru, sans pouvoir circuler, chaque atelier ayant sa couleur de blouse, sans se parler, étant toutes les unes derrière les autres, avec le manque d'air, les engueulades des chefs toujours sur notre dos, l'été c'est une hécatombe : chaleur, fatigue, cadences, les nerfs flanchent, on tombe dans les pommes ; huit chaque jour partent les pieds devant.

²¹ En Mars 1965.

«Peut-on accepter comme normal que l'été, dans les usines de radio, 2 % des femmes s'abattent en crise nerveuse ; n'est-ce pas là un seuil évident que ni les patrons ni la société ne peuvent franchir ? Ils sont allés trop loin, des êtres humains sont bafoués, toute la classe travailleuse mobilisée doit abolir l'esclavage de ces bagnes modernes où les ouvrières ruinent leur équilibre.

ESPOIRS ET RÉSIGNATIONS

Dans son pauvre logement de banlieue, j'ai rencontré Joseph, un jeune chaudronnier gonflé d'idéal à haute pression, qui est catholique et délégué C.G.T. :

«Je n'apprécie pas Paris, la bousculade. Je souhaiterais travailler dans un coin ensoleillé au bord de la mer. Mais ça m'est impossible. Je ne peux être heureux seul, je suis lié aux luttes ouvrières parisiennes. Je ne pourrais abandonner les millions de copains dans la mouise. J'en chialerais quand je vois leur misère. Comment m'arrêter de militer, je me le reprocherais toujours.

«J'ai d'abord travaillé dans l'automobile, chez S... Dès que les machines étaient enclenchées, plus d'arrêt jusqu'au cornar. Tout ce que j'avais appris à l'école m'était inutile. Si l'on bourrait pour finir 10 minutes plus tôt le soir, les chronos en chasse étaient déjà là : temps trop larges ? Vous ferez deux ailes de plus demain ! Les chefs nous surveillaient du haut d'un chemin de ronde. Je ne vivais que pour l'usine où je cavais comme un abruti. Il me restait juste assez d'énergie pour rentrer, manger dormir. Tout ça pour 4,00 F' de l'heure avec mes week-ends de liberté provisoire. Et dans une ambiance !

«Des mouchards provoquent les confidences du nouvel embauché. S'il a une carte syndicale, ils le virent, s'il prend celle des indépendants, ils l'augmentent. Un gardien surveille toute la journée un délégué pour l'empêcher de circuler ; ils le déplacent constamment de machine pour provoquer la faute professionnelle et le chasser. Ils accusent un autre d'avoir volé le rétroviseur qu'ils ont fixé sur sa voiture. Ils crèvent les quatre pneus d'un quatrième. Dès la fin de leur mandat, ils sont saqués !

«Comme les militants sont dans les grosses usines, je cherche les petites où les gars sont mal défendus. Dans ma dernière place, je réparais des camions-citernes, dehors dans la neige, tout l'hiver sans chauffage, sans fosse pour travailler sous les châssis. On soudait les citernes non dégazées, on faisait de la peinture nocive dans l'atelier.

«Pour le sortir à bas prix, le boulot était bâclé, une seule chose comptait, le rendement. Le contremaître, bête comme un balai, cherchait les gars aux W.C., les suivait en déplacements pour les prendre en défaut. Il avouait la mécanique, ça me connaît ; la «sïcologie»²² des bonshommes, j'y comprends rien ! C'est un ex-délégué qui a tourné sa veste, un autre s'est vendu pour la loge du concierge.

«Tous les gars, sauf moi, ont eu l'augmentation que j'ai arrachée. Démissionnez, vous l'aurez avec le rappel m'a sorti le patron ! Pour m'humilier, il m'a relégué à balayer l'atelier, puis m'a viré quand j'ai refusé ses galons de chef d'équipe. S'il croit me dégonfler, il peut m'arriver n'importe quoi, j'ai ma foi et mon idéal tous mes frangins prolos à libérer.

A son tour, Renée d'une usine de charcuterie employant des sous-prolétaires à 80 % étrangers, m'a raconté :

²² Psychologie.

«Sur la chaîne de mise en boîte du lard, je travaille des heures sans lever les yeux du cadran de ma bascule, sans pouvoir parler, avec la vitesse, le bruit, la fatigue, le rythme qui augmentent toujours. Les chronos sont constamment sur notre dos à rogner nos temps. Ils débarquent dans un coin pour «chronométrer les championnes de l'usine» Les filles sont cloches, toutes fières, elle foncent, battent leur record et leurs temps sont sabrés ! Elles les considèrent impossibles. Vous verrez, prédisent les chronos, dans quinze jours ça ira ! En se crevant encore un peu plus, en s'usant prématurément, elles y parviennent, pour avoir la fierté d'être parmi celles qui réussissent, pour ne pas être jugées comme des fainéantes !

«Le plus triste, c'est qu'on ne sent plus l'anormal des cadences. On accepte de ne plus avoir le temps de se moucher. On trouve naturelle l'absence de cinq minutes de détente puisqu'ils disent toujours «Ne parlez pas, vous serez en avance» On tolère d'aller aux W.C. en courant, on admet la tension nerveuse à longueur de journée, on s'habitue à ce que tous les jours la civière emmène des ouvrières sans connaissance.

«Jusqu'où vont-ils nous pousser à nous «adapter» ? Celles qui râlent sont mises aux sales postes où elles retardent toute la chaîne. Copieusement enguirlandées par les filles qui ne font plus leur boni et par «les chefs, elles s'écrasent ! Par brimade, des déléguées sont mises à boucher les trous. Ça demande encore plus d'efforts pour s'adapter chaque jour à une nouvelle tâche.

«Sur une très grosse sertisseuse, une femme de cinquante-cinq ans demandait son changement avec insistance. Tombée sans connaissance, un matin, elle était morte le soir. C'est la troisième en un an ; d'autres restent paralysées. Embêtés sur le coup, les chefs mettent des hommes à ces travaux trop durs. Quand ils n'en ont pas, ils replacent des femmes. Elles y sont résignées, n'ont plus le ressort de se bagarrer. «On a tiré un mauvais numéro, on sait qu'on ne fera pas de vieux os» ! Ne devraient-ils pas être légalement responsables de tuer ainsi les ouvrières à petit feu ?

«Et les conséquences de ce travail excessif sur notre vie familiale ? Et les Algériennes, les Portugaises de l'usine qui campent hiver comme été dans les bidonvilles, sans eau ni électricité, ni aucun confort, peuvent-elles récupérer ? En rentrant, il me faut une heure pour retrouver mon souffle avant d'attaquer la cuisine, la vaisselle, le ménage. Comment, si lasse, éduquer mes gosses ? Certains soirs, je n'ai plus l'énergie de préparer à manger. Je ne peux que me coucher, mon mari s'occupe du repas :

«J'ai très peu de loisirs. Je dois me reposer, dormir sinon mes gestes sans vivacité ne tiennent pas les cadences du lendemain.

LES O.S. CONTRÔLEURS

Contremaître dans une usine d'air comprimé, Christian se plaint aussi :

«Nous habitons sur un quai de Seine si passager que nuit et jour nous vivons dans un bruit infernal. Nous en sommes tous énervés et dormons à coups de calmants. Nos fenêtres restent toujours fermées. Même entrouvertes, le trafic nous casse la tête, nous ne pouvons pas parler.

Des ouvriers de son équipe me racontent :

«D'accord, nous n'avons qu'une activité de contrôle, apparemment sans efforts, mais nous devons quotidiennement les abattre ces 28 800 secondes où l'on ne fait que surveiller des dizaines d'immobiles aiguilles de manomètres. La nuit à l'usine avec ce travail somnifère, nous luttons contre de terribles envies de dormir.

«Nous ne faisons que huit heures mais dans un bruit qui nous martèle le crâne et nous use nerveusement. Nos machines tournant en permanence, nous les surveillons en trois-huit, compris les jours fériés. Nous ne sommes qu'un dimanche sur sept en famille. La télé, le jardin sont des consolations relatives. Seule la minorité qui bricole ou construit sa maison préfère cet horaire.

Christian qui ne tient pas en place et sursaute au moindre bruit, ajoute :

«Donc, voilà une excellente usine, à l'ambiance sympathique, offrant la sécurité de l'emploi à de bons ouvriers qui y entrent de père en fils et travaillent consciencieusement. Avec une maîtrise très humaine, syndiquée C.G.T. où, chefs en tête, nous débrayons à 95 %. Mais cet emploi peu salissant, d'où tout effort physique est exclu, où nous leur demandons simplement d'être éveillés, de surveiller des cadrans, est toujours une activité d'O.S. dans un bruit insupportable, où ils rentrent à un poste et finissent à soixante-cinq ans au même, avec un horaire en trois-huit : sept jours de rang, un jour de repos et des deux à trois heures de transport quotidien. Alors, ce travail moderne de contrôle, présenté comme l'avenir est-il une si grande amélioration ? L'ouvrier n'est pas plus épanoui ni cultivé qu'avant et il reste toujours frustré, aliéné !

Très déçue par l'évolution de sa rue dans un quartier neuf de banlieue, une amie me cite :

«En 1953, mariés, jeunes ouvriers, nous nous sommes lancés dans la construction de nos pavillons. On travaillait en usine à Paris. Sympathisants communistes, on s'intéressait à tout, on allait aux spectacles, à la piscine ; on campait, voisinait, militait, lisait, discutait beaucoup.

«1966, à trente-cinq ans, mes voisins sont toujours ouvriers et avec de l'ancienneté. Ils partent en train à 6 h 15 et les femmes à 7h 30. Une sur deux est employée à l'extérieur. Elles s'habillent bien, vont souvent chez le coiffeur. Elles ont en moyenne deux enfants en pension, du dimanche soir au vendredi soir, chez celles restant à la maison. Les hommes font 1 000,00 F les femmes 850,00 F par mois. Ils rentrent à 18 h 30, elles à 19h30. Ils bricolent jusqu'à 20 h 30, puis c'est la télé.

«Propriétaires de leur maison, ils ont tous le confort et la voiture, mais ils ne vont plus aux spectacles, ne discutent plus. Très peu s'invitent et bavardent entre voisins. Ils ne sortent qu'un peu le dimanche. Ils votent toujours communiste mais ne militent plus, ne prennent plus l'Huma, ni la Vie Ouvrière. Ils sont tout juste syndiqués, et lisent le Parisien Libéré.

«En vacances, ils vont chez des parents ou ne partent pas. Ils ne pratiquent plus ni sport ni camping, de peur d'enrhumer les gosses. Ils sont mal fichus, s'arrêtent chaque hiver à l'assurance. Esclaves des besoins artificiels imposés par la publicité capitaliste. Ils ont le confort matériel avec beaucoup de dettes mais ont perdu l'idéal et le désir de se cultiver. Cette prospérité factice leur coûte très cher en fatigue et diminution des loisirs.

VUES DE LA BASE

Des théoriciens parisiens, jamais à court d'idées, nous racontent que nous devenons la «nouvelle classe ouvrière» et que tous les salariés gagnant moins de 2 000,00 F par mois en font partie. D'autres super-optimistes nous chantent Tout va très bien Madame la Marquise. Avec les tâches les plus dures réalisées par des étrangers, les Français bénéficient d'une promotion collective. Le patronat en évolution se soucie des rela-

tions humaines. La semaine de travail sera bientôt de quarante heures avant d'être celle des trois dimanches, les prolétaires ne campent» plus dans la nation, leur conscience de classe qui conditionnait toute leur existence diminue. Leur pouvoir d'achat est en augmentation constante. Rien ne les différencie plus du «Français Moyen». Ils suivent les mêmes programmes de radio et télé, lisent les mêmes quotidiens et journaux sportifs. Ils ont les vêtements et le genre de vie de tout le monde. Il n'y a plus de classe ouvrière Elle est noyée dans la masse. Jamais elle n'a été aussi heureuse, c'est la civilisation des loisirs, l'époque du confort, le règne de l'abondance, la société de l'opulence !

Et sonnez trompettes ! Roulez tambours ! Et puis quoi encore ! Sans entrer à fond dans cette discussion qui, de l'usine, paraît bien vaine, rappelons aux théoriciens vivant à Paris et généralisant à partir de la capitale que la classe travailleuse qui n'est pas homogène possède mille visages et de très différentes ressources, que les millions de salariés «de province» ont des revenus beaucoup moins élevés que dans la Seine. Le P3 parisien de l'aviation atteint 1 800,00 F par mois avec ses heures supplémentaires. Marié à une secrétaire touchant 1 000,00 F et sans enfants, ils disposent chacun de : $(1\,800,00 + 1\,000,00)/2 = 1\,400,00\text{F}$. Comment les comparer aux O.S. et manœuvres des régions sous-développées qui péniblement et pas tous, font 430,00 F ? Avec leur femme au foyer et 2 gosses, ils se contentent chacun de : $(430,00 + 130,00^{23})/4 = 140,00\text{ F}$. Leur pouvoir d'achat varie donc de 1 à 10. L'un vit confortablement, l'autre sort très lentement de sa misère.

Puis, combien de centaines de milliers de ménages²⁴ n'ont pas les 650,00 F, revenu moyen français ! Comme les 25 % de salariés, surtout féminins, qui touchent moins de 500,00 F comme les manœuvres angevins, corréziens, ardéchois, bretons gagnant tout juste 400,00 F ! Comme les 650 000 smigars à 355,00 F !" Comme le cas extrême des vieilles dentellières de Haute-Loire qui font danser leurs fuseaux pour 1,00 F par jour, juste de quoi payer leur pain !

Ajoutons que les salaires des entreprises marginales progressent très lentement, que toute baisse d'horaire et arrêt des heures supplémentaires entraînent une catastrophique diminution du pouvoir d'achat, et que suivant les métiers, les régions, quelques centaines de milliers seulement de travailleurs accèdent à une vie décente. Peut-on donc dire que les six millions d'ouvriers en sont tous au même stade

Évidemment, il n'est pas question de présenter tous les travailleurs comme des petits saints écrasés par l'adversité, des héros prêts à mourir sur les barricades, des brimés assoiffés de culture ! Il y a de tout dans le monde ouvrier : des égoïstes, des militants formidables méritant dix légions d'honneur, des évasionnistes roulant D. S. d'occasion, des sous-prolétaires écrasés, des résignés qui ne feraient rien pour en sortir, des racistes, des idéalistes...

A ceux qui affirment qu'ingénieurs et cadres sont aussi de la classe ouvrière, répondons qu'ils sont des salariés ayant leur place au syndicat, d'accord. Mais comment considérer comme prolétaires les chronos déterminant les cadences affolantes, les contre-maîtres les imposant, les cadres proches des patrons qui planifient la production, que s'échineront à réaliser les compagnons ? De plus, ils font rarement grève et se croiraient humiliés d'être baptisés «ouvriers». Alors, je rangerai dans la classe ouvrière tous les

²³ Allocations familiales

²⁴ en 1965.

prolos jusqu'à P3, les employés exploités et tous les mensuels et techniciens qui s'en réclament. Que les autres restent ce qu'ils sont, car, bien que la casquette et la musette ne se portent plus guère, être ouvrier signifie toujours quelque chose. Souvent tutoyés par des chefs qu'ils vouvoient, ils sont les moins payés, les moins considérés, ceux qu'on ne consulte pas, qui obéissent, qui subissent ; ceux qui, à la base, en bleus, les mains sales, sont astreints aux tâches pénibles. Tout pèse sur eux l'incertitude du lendemain, le pointage, les quarts d'heure en bas, les cadences et travaux au boni, les interdictions de bavarder, de manger, de circuler. L'ingénieur endure-t-il tout cela ? De plus, l'écart des dépenses entre le manoeuvre et le cadre supérieur est en moyenne de 1 à 3 pour la santé ; 1 à 6 pour l'hygiène ; 1 à 10 pour le logement ; 1 à 17 pour le transport, 1 à 60 pour les vacances

Que ceux qui généralisent à partir de quelques usines modernes et qui nous prédisent la disparition de la classe ouvrière, que ceux qui croient que j'ai noirci le tableau, essaient de s'embaucher à Nantes ou dans l'automobile, malgré l'enquête policière ; qu'ils tâtent des petites boîtes qu'ils tirent leur journée à la chaîne ; qu'ils goûtent aux équipes en quatre-huit et de nuit ; qu'ils se transforment cinq cent soixante-dix minutes chaque jour en robots ; qu'ils supportent 9h 30 de mesquineries de cheffailons ; qu'ils alignent des heures supplémentaires ; qu'ils aillent dans la radio-électricité où les femmes tombent par dizaines en crise nerveuse ; que bien las, ils subissent deux heures de métro chaque jour aux heures de pointe ; qu'ils fassent vivre leur famille avec 650,00 F par mois ; qu'ils voient le luxe ouvrier des vieux quartiers de banlieue ; qu'ils essaient d'avoir une vie culturelle normale en se levant à 5 h 45 chaque matin ; qu'ils demandent aux licenciés et aux chômeurs partiels du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest ce qu'ils pensent de l'actuelle prospérité ; qu'ils réfléchissent à ce que deviendront leurs fils dans des villes sans débouchés ; qu'ils questionnent les délégués brimés, les militants pourchassés ; qu'ils voient le menu des travailleurs en retraite... Espérons qu'ils comprendront que la condition ouvrière dans l'usine est loin d'être aussi rose que le croient ceux qui la voient de l'extérieur.

A mon avis, la classe ouvrière subsiste. Elle n'a plus la même existence, elle bénéficie d'une relative élévation de son niveau de vie mais elle reste conditionnée par le manque d'instruction, marquée par la fatigue, la voiture, la télé.

Bien sûr, il faut vivre dans le régime où nous sommes, mais en l'acceptant, quel avenir ont les ouvriers ? Cette course au confort à coups d'heures supplémentaires et de fatigue nerveuse est-elle un épanouissement ? Quelques avantages matériels, constamment menacés par une récession, solutionnent-ils tous les autres problèmes ? Et la dignité, le respect des travailleurs ? Et l'égalité des revenus, des logements, des loisirs ? Et l'épanouissement culturel et sportif ? Et la participation réelle à la gestion du pays ? Et l'accès à l'éducation pour leurs fils ? Le système actuel ne répond absolument pas à ces questions.

De plus, non seulement il faut se battre pour arracher nos droits, mais nous devons lutter pour conserver nos conquêtes. Le gouvernement gaulliste remet en cause le droit de grève, la sécurité sociale. Il réduit les libertés syndicales, trafique l'indice des prix, bloque les salaires quant tout augmente. Ainsi, les travailleurs font les frais de l'augmentation de la productivité, des superbénéfices patronaux, des subventions aux industriels, du plan de stabilisation !

Dans ce monde où les capitalistes investissent, où il y a profit maximum sans tenir compte de l'urgence des besoins des salariés, où il n'y a pas surproduction mais sous-

consommation où gagner le plus possible d'argent est le but proposé aux jeunes, quelle sera dans cette société sans avenir, notre vie dans trente ans ?

Nous sommes matériellement deux fois plus à l'aise que les Soviétiques, mais s'ils ont une vie difficile leur régime prépare le futur. Malgré leurs lourdes erreurs, je crois, après y avoir vécu, qu'ils n'ont pas la - mais une - réponse aux problèmes de la vie moderne et que nous n'en possédons pas. C'est pourquoi, tout bien pesé, la solution pour les travailleurs français reste un régime socialiste, humain, respectant leur personnalité, leur liberté de penser, de croire.

En même temps que nous militons pour y accéder, nous devons lutter pour diminuer cette fatigue qui paralyse toute activité, réduire à un plafond les heures supplémentaires, retourner aux 40 heures en journées continues, exiger que les loisirs éducatifs aient d'importants crédits pour concurrencer les distractions commercialisées.

Mais ce n'est pas en attendant sagement dans notre coin que patrons et gouvernement nous offriront gentiment tout ça ! Le seul moyen c'est de voter à gauche et de rejoindre les syndicats, nos meilleurs défenseurs.

Rédiger ce témoignage n'a pas toujours été facile. Je devais traverser les filets des services d'embauche, m'adapter aux divers travaux, faire mon rendement Fatigué comme les autres, je n'avais pas toujours la tête claire pour guider les conversations, poser discrètement mes questions. Je devais rester anonyme, ne pas être trop curieux, noter rapidement et sans être vu ce que j'entendais. Je devais, seul, mener toutes les rencontres, discussions et lectures. J'ai tenté d'être objectif, de citer tous les points de vue.

A vous de vous faire une opinion.